

DÉTECTIVE

Barrages de la mort



Il faut compter par dizaines les cadavres que charrie, chaque année, le cimetière mouvant des souterrains de Paris et dont les barrages arrêtent, ici et là, la course tragique...

(Lire, page 3, l'enquête de notre collaborateur M. Lecoq.

AU SOMMAIRE | Nuits de Stamboul, par Ekrem Rechid. — L'hallucinante vengeance, par G. Strem. — L'indésirable, par Jean Morières. — Destin, par DE CE NUMÉRO | Marius Larique. — La mort de l'équipage, par Roy Pinker. — Suicides étranges, par F. Dupin. — Les polonais sanglants, par Simon Bridier.

Préméditation



N a souvent reproché à la justice d'être lente; on ne pourra lui adresser ce reproche à propos de l'affaire Gorguloff.

La marche de l'instruction ressemble à une galopade et nous qui, tant de fois, avons formulé des critiques motivées pour les lenteurs judiciaires, si préjudiciables à l'intérêt général autant qu'aux intérêts particuliers, nous ne pouvons nous déclarer satisfaits de la rapidité avec laquelle on a procédé vis-à-vis de l'assassin du président Doumer.

Il faut avoir le courage de le dire: ce n'est plus une instruction; tel paraît bien être l'avis du défenseur du meurtrier, M^e Henri Géraud, dont le talent et la haute conscience professionnelle ont guidé certainement le bâtonnier des avocats de Paris lorsqu'il le commit d'office pour assister Gorguloff. M^e Henri Géraud ne crée pas d'incidents inutiles; on peut être certain qu'il assumera la rude tâche qui lui a été imposée avec un dévouement et une dignité totales. Raison de plus, semble-t-il, pour ne pas agir à son égard avec une désinvolture qui est voisine de la grossièreté.

Sans connaître les « directives » qui ont pu être données, il nous suffit pour étayer notre jugement, de noter les diverses informations que la chronique judiciaire a recueillies ces jours derniers.

On a commencé par nous apprendre que l'affaire Gorguloff serait inscrite au rôle des assises, à la mi-juin (on avait même donné la date du 13 juin), ou au début de juillet. Ainsi, on connaissait le jour de l'audience, avant même que l'instruction ne fût achevée, ce qui est déjà un comble.

Et si des vérifications nouvelles s'imposaient, on n'en tiendrait pas compte? Peu importait, semble-t-il: il fallait avant tout fixer un jour et un plus vite.

Le crime, ne l'oublions pas, est du 6 mai. Ainsi, un mois ne s'était pas écoulé que l'on préparait déjà l'audience de la cour d'assises. Nous venons d'écrire le mot « précipitation ». Y a-t-il un terme plus exact pour désigner l'allure qu'a prise, dès le début, l'instruction du procès? Et s'est-on demandé ce que penserait « l'homme de la rue », lorsqu'il comparerait la méthode suivie dans cette affaire avec celle qui est employée dans les autres.

Sans doute, nous avons ici même, dénoncé l'habituelle lenteur de la justice et nous souhaiterions d'une façon générale qu'elle accélérât le pas, mais à sa marche de tortue a succédé une course vertigineuse; de tels écarts sont mauvais; une régularité s'impose et une cadence plus harmonieuse.

De telles exigences n'ont rien d'excessif: et l'on ne peut que s'étonner — pour ne pas employer un terme plus fort — de la désinvolture avec laquelle a été accueillie la dernière requête de l'avocat de Gorguloff.

M^e Henri Géraud — et c'est non seulement pour lui, mais pour le juge, un devoir élémentaire — ne voudrait pas que l'instruction s'achevât sur une « équivoque ». Gorguloff est-il un émissaire des Soviets, un authentique russe « monarchiste », ou un « rouge camouflé »? A-t-il servi dans l'armée blanche? Est-il véritablement responsable? Le défenseur a demandé une contre-expertise, que l'on accorde toujours, lorsqu'il s'agit d'un fraudeur poursuivi pour avoir mouillé du lait ou du vin. La lui refusera-t-on dans une affaire capitale?

On ne s'est même pas donné la peine d'étudier ces questions. A défaut des règles légales, une courtoisie élémentaire aurait prescrit de faire un semblant de réponse. A 6 heures du soir, jeudi, M^e Henri Géraud remettait sa note au juge, à 6 h. 15, le dossier était communiqué au parquet et toute la presse annonçait le lendemain matin la clôture définitive de l'instruction.

Alors, que signifie cette tactique? On veut que le procès de Gorguloff soit jugé avant les vacances. La belle affaire? Le pays eut-il été en péril si l'on avait mis moins de hâte à scruter le dossier, si l'on en avait fouillé davantage les coins et les recoins? Pourquoi cette précipitation qui étonne et peut donner lieu aux commentaires les plus désobligeants pour ceux-là même, dont les intentions, nous le croyons, sont pures, mais qui ont fait preuve d'une insigne maladresse.

CRIME et DÉLIT

LE GRAND CONCOURS DE DÉTECTIVE

VOIR EN PAGE 16 LE SIXIÈME DOCUMENT ET LIRE EN PAGE 14 LE RÈGLEMENT

LISTE DES PRIX

PREMIER PRIX
15.000 francs en espèces.

2^e Prix, valeur 11.000 francs :
Un meuble T. S. F. Radio Sfar, N° 26.

3^e Prix, valeur 7.000 francs :
Une salle à manger acajou massif, ou une chambre à coucher ronce d'acajou (au choix du gagnant.)

4^e Prix, valeur 5.000 francs :
Une montre dame platine et brillant.

5^e Prix, valeur 3.000 francs :
Un chronomètre or homme.

Du 6^e au 10^e prix, valeur 2.000 francs :
Un coffret d'argenterie.

Du 11^e au 15^e prix, valeur 1.000 francs :
Une mallette garnie.

Du 16^e au 20^e prix, valeur 800 francs :
Un phonographe portable.

Du 21^e au 30^e prix, valeur 500 francs :
Un bracelet-montre dame or.

Du 31^e au 40^e prix, valeur 400 francs :
Un régulateur moderne ébénisterie chêne massif

Du 41^e au 50^e prix, valeur 300 francs :
Un porte-habit.

Du 51^e au 60^e prix, valeur 200 francs :
Un sac à main pour dame.

Du 61^e au 80^e prix, valeur 100 francs :
Un bracelet-montre plaqué or.

Du 81^e au 100^e prix, valeur 50 francs :
Un article de maroquinerie.

BIENTOT...

LES TRICARDS

enquête sur l'interdiction de séjour

par MARCEL MONTARRON

Plaisanterie

On jugeait l'autre jour, à la 13^e chambre du tribunal correctionnel de la Seine, un de ces agents d'affaires véreux, dont toute l'activité consiste à ruiner les malheureux clients qui ont l'imprudence de recourir à leurs bons offices.

Ce « requin » était un ancien huis-sier; docteur en droit, Paul Sorin avait son cabinet 26, rue Vavin. Il détournait plus de 600.000 francs.

Avec un toupet monstre, Sorin discutait devant le tribunal; insolent et l'expert comptable qui avait chiffré l'importance des détournements, il qualifia son rapport de « monumentale plaisanterie ».

Alors, le substitut Delrieu de répliqua, du tac au tac :

« Attendez donc le jugement pour parler de plaisanterie !... »

Et ça n'en fut pas une.

Une position désastreuse

Depuis quelques années, on parle beaucoup de « positions ». Il est des gens qui en cherchent et n'en découvrent pas, il est des positions en Bourse, qu'on noue et qu'on dénoue, pour employer le langage des financiers. Mais il s'agissait évidemment d'une tout autre position, dans le cas de ces deux individus que jugeait la 12^e chambre correctionnelle, spécialisée dans les affaires d'outrages à la pudeur.

On les avait surpris dans un édifice. Le président Dublin, qui arrive du tribunal des enfants, eut ce mot admirable et presque ingénu, lorsque, commentant le rapport des inspecteurs qu'avaient constaté le flagrant délit, il déclara aux inculpés :

« On vous a trouvé dans une position désastreuse !... »

Défaitisme monétaire

A Copenhague, à Stockholm et dans plusieurs petites villes scandinaves, de nombreuses pièces d'une couronne, plus petites que les pièces officielles, de poids inférieur et de couleur différente, ont été mises récemment en circulation, ce qui ajouta à l'inquiétude de la population, déjà submergée de fausse monnaie depuis la chute des devises.

Un journaliste porta l'une de ces pièces à la Monnaie où, après examen, on constata avec stupéfaction qu'elle avait été effectivement frappée par la Monnaie elle-même.

Les étranges faussaires avaient trempé d'authentiques couronnes dans du vitriol, ce qui avait causé l'altération du poids et de la couleur de ces pièces.

La police estime qu'il s'agit de l'acte d'un aliéné ou d'un défaitiste qui voulait semer la panique dans la population, soumise déjà à rude épreuve par suite des lourdes pertes que lui ont fait subir la crise, la baisse des changes et l'envahissement de la fausse monnaie.

Publicité de "DéTECTIVE"

Adresser tout ce qui concerne la publicité de *DéTECTIVE* à : Néo-Publicité, 35, rue Madame, Paris (VI^e).

La présentation de ce numéro est de Pierre Lagarrigue.



VOILA

AU PAYS DES VAISSEAUX FANTOMES
André BEUCLER

L'ALLEMAGNE ET SES MAITRES
Interview de Von PAPAN

DE KHARBINE. Antonin ZISCHKA

U. S. A. 1932. Guerre ou Révolution
Victor LLONA

ILLUMINÉS DE MONTE-CARLO

VOILA SES REPORTERS FONT POUR VOUS LE TOUR DU MONDE

Barrages de la mort

« Oh ! oh !... appela un des compagnons. Ce cri se répercuta sous les voûtes épaisses... Cela se passait, il y a quelques jours seulement, au-dessous de Paris, dans la ville mystérieuse et inconnue des égouts, cette ville qui a quelques 1.800 kilomètres de ruelles et que nul ne peut se vanter de bien connaître.

— Venez !... reprit la même voix. Une petite lumière s'éleva dans le lointain, comme pour nous indiquer la route. La ruelle qu'elle éclairait était étroite comme un boyau. Au-dessus des têtes, dans la demi-nuit des falots, d'énormes conduits déroulaient leurs arabesques fantastiques. Le boyau était rempli de l'eau polluée que déversent les ruisseaux de Paris et qui va se perdre quelque part dans les champs des banlieues. Ceux que la lumière appelait enfoncèrent dans le torrent putride, jusqu'à mi-cuisses, leurs jambes haut-bottées. Il y avait là, surtout, les rudes compagnons qui travaillent dans le fleuve de boue, à la réparation des cribles et des conduites électriques. Ils arrivèrent bientôt, dans les remous d'une écume bouillonnante, auprès d'un petit nombre d'hommes groupés tout près d'une berge étroite.

Plusieurs voix questionnèrent :
— Eh bien ?
— Eh bien ! dit l'homme qui le premier avait élevé son fanal, eh bien ! je crois que je viens de découvrir un crime.

Il désignait une chose informe, qu'il n'osait pas toucher, bien que ses mains fussent protégées par des gants de cuir. Les compagnons qui travaillent dans le sous-sol de Paris, soit au curage des égouts, soit à la réparation des mille canalisations, qui nous distribuent l'eau et la lumière, ont l'habitude des découvertes curieuses. Il leur arrive de trouver, au hasard de leurs courses dans le fleuve de boue, les objets les plus hétéroclites, les épaves les plus hallucinantes. Mais, si endurcie que soit leur curiosité, ils ne peuvent se défendre contre une émotion terrible, quand le hasard leur



Le médecin légiste examine l'innocent petit cadavre.

confirme, ce qu'ils ne savent, hélas ! que trop, que leur ville mystérieuse et souterraine n'est souvent qu'un cimetière...

Ce qu'on leur faisait voir, c'était une tête. Une tête d'enfant, déformée, morte, mutilée... La tête d'un enfant décapité, avec des blessures encore béantes... Quel monstre s'était donc acharné sur le malheureux petit être ? Un des rudes compagnons, père de famille, se pencha sur le misérable visage. Il cherchait visiblement à y lire un âge, malgré les stigmates déformants qu'y laissait la torture de l'eau. Quand il eut trouvé, il murmura, simplement :

— C'est un bébé de deux ou trois mois, du même ton qu'il eût prononcé une oraison funèbre...

— Ils lui ont coupé le cou, dit un autre. Un enfant, un tout petit, comme ça... Ah ! qu'il y a des gens qui méritent la guillotine !...

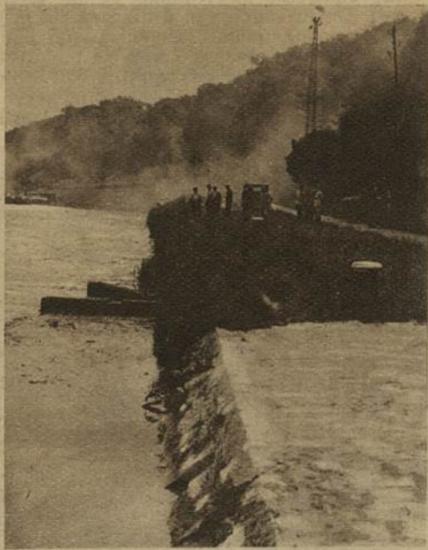
Tous parlaient très bas, comme dans une

chambre mortuaire. Leur chef mit un frein à leur émotion en leur donnant un ordre. Il fallait arracher ce terrifiant vestige d'un crime, cette petite chose malgré tout sacrée, à l'insulte permanente de la boue et des eaux. Docile à la besogne qui lui était imposée, un des compagnons s'écarta du groupe. On le revit après un court espace de temps, qui cependant donna l'impression d'une éternité, avec un étroit cercueil de chêne...

Il faut compter par dizaines les cadavres que, chaque année, charrie le cimetière mouvant des souterrains de Paris. Quarante ou cinquante petits morts, nous disait-on, dont les barrages, dans les sous-sols profonds, arrêtent la course tragique. C'est à ces épaves martyrisées que l'on a destiné une boîte, à peine plus grande qu'un cercueil de poupée. On la peut trouver à proximité de tous les bassins de décantation, image terrible des destins, sur qui pèse une inexorable fatalité...

C'est là que les compagnons des souterrains de Paris, ouvriers d'un enfer où n'arrive jamais le soleil, où tout évoque la décomposition et la mort, trouvèrent ce qui restait du petit cadavre. Puis, en groupe, formant cortège, silencieux, ils suivirent lentement, dans le chemin d'eau bouillonnante, celui qui, sous son bras, transportait l'enfant assassiné...

D'où venait-il ? Qui l'avait tué ? Un peu plus tard, les policiers et le médecin légiste essayèrent de percer le mystère. On l'avait découvert aux environs de l'égout qui correspond à l'immeuble portant le n° 70 de la rue des Archives, mais sans doute arrivait-il de très loin, car depuis dix jours au moins il avait été ballotté par le courant. Tout ce qui pouvait se dire, c'est qu'il avait été



Là aussi une petite fille ficelée dans un vieux sac venait d'échouer.

tué, puis dépecé, et que ses meurtriers avaient jeté, au hasard des bouches, ses membres mutilés. Du moins donna-t-on l'ordre de rechercher, pendant de longs jours, tout ce qui pouvait en être trouvé, car de pareilles morts appellent une juste vengeance.

Mais le lendemain j'ai vu un autre cortège. C'était au matin de samedi, tout près d'un barrage aussi. Du moins ce barrage n'était-il pas situé dans des limbes obscures, mais au ras des champs, sous la lumière, dans un port de péniches où le travail avait un accent joyeux... C'était à Coudray-Montceaux, près de Corbeil...

Nous vîmes là descendre d'une embarcation deux hommes terrifiés. Une des mille épaves que l'eau charrie s'était accrochée à leur canot, tandis qu'ils surveillaient l'éclusage d'un convoi de péniches. La curiosité ayant été la plus forte, ils l'avaient examinée, bien qu'ils fussent accoutumés à laisser voguer au gré du fleuve les cadavres de chiens, que le courant capricieux fait parfois flotter d'une rive à l'autre rive. O surprise ! Ils en retirèrent le corps boursoufflé et sans vie d'un nouveau-né...

Un autre petit enfant aussi, à qui on avait donné pour cercueil un vieux sac de jute, ficelé avec de la corde de lieuse, — cette corde que les paysans utilisent à l'époque de la moisson !... Les deux marinières, Fernand Gaillard et Paul Lamort, appelèrent au secours...

— Eh ! là, venez ! Une petite fille. D'où vient-elle ? Il y a bien plus de trois mois qu'elle surnage !... Une petite fille assassinée ! Voyez ! on dirait qu'elle a été étranglée...

Le garde champêtre accourt. Les marinières

s'égaillent pour aller prévenir, qui, un médecin, qui, le procureur de la République, M. Cottin, qui, la gendarmerie et la brigade mobile, car on sait que les détectives de M. Gabrielli fouillent la région de Villeneuve-Saint-Georges, région toute proche... Et l'on voit bientôt arriver le médecin, le juge, le commissaire Brancher, M. Gabrielli, lui-même. Ils forment groupe autour de la petite chose décomposée. L'arrêt qu'ils énoncent est, sous sa banalité, de ceux qui serrent le cœur...

— Oui, c'est un nouveau-né. Un tout petit qu'une misérable a étranglé !...

Délicies ! On photographie ce qui peut se voir. Les policiers notent sur leurs carnets tout ce qui peut permettre d'éclaircir le mystère d'une étrange découverte... Là-bas, dans le port des péniches, tout près de l'agreste guinguette, ouverte sous l'enseigne du « Rendez-vous ! », un marinier parle à voix basse. Son regard se perd dans le bouillonnement de l'écluse. Il murmure...

— Un vrai barrage de la mort. Un cimetière aussi. C'était l'autre jour un cadavre d'homme.



La tête de l'enfant décapité fut déposée au commissariat de Sainte-Avoie.

Et maintenant un petit enfant... Le cinquième. On n'osera bientôt plus regarder l'eau !...

Corps errants... Hier c'était celui du typographe Brunet, pitoyable victime du jaloux Mouvault, que l'on retrouvait dans un linceul de fer et de pierres, sous les eaux ; c'était celui de Richard Wall que Guy Dawin croyait avoir enseveli à jamais...

Et l'autre année, les corps dépecés de l'épicière Dervaux et de Loulou Bataille, malheureuse chair à plaisirs...

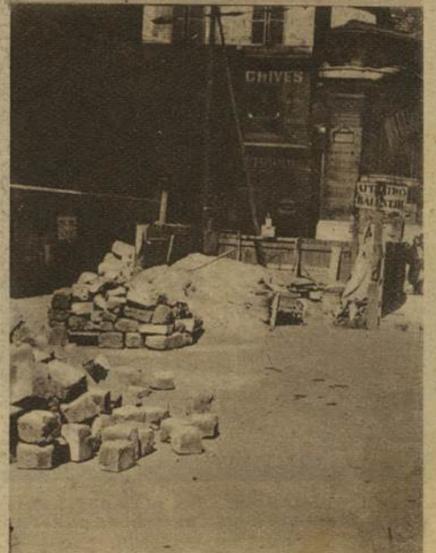
Tous, victimes, que les barrages ont sauvés de

C'est à ces épaves martyrisées que l'on a destiné une boîte à peine plus grande qu'un cercueil de poupée...

l'anonymat, qui, hélas ! fait tant de crimes impunis...

Mais aucune de ces tragiques affaires n'éveillerait jamais autant d'horreur que n'en ont éveillé les crimes odieux que révélèrent vendredi et samedi la découverte de deux petits cadavres et dimanche, la macabre trouvaille, que firent, dans la Marne, en amont du pont d'Alfort, à Saint-Maur-les-Fossés, deux marinières : un pied, tout ce qui reste d'un enfant de sept à huit ans...

Est-il en effet forfait plus affreux, que celui



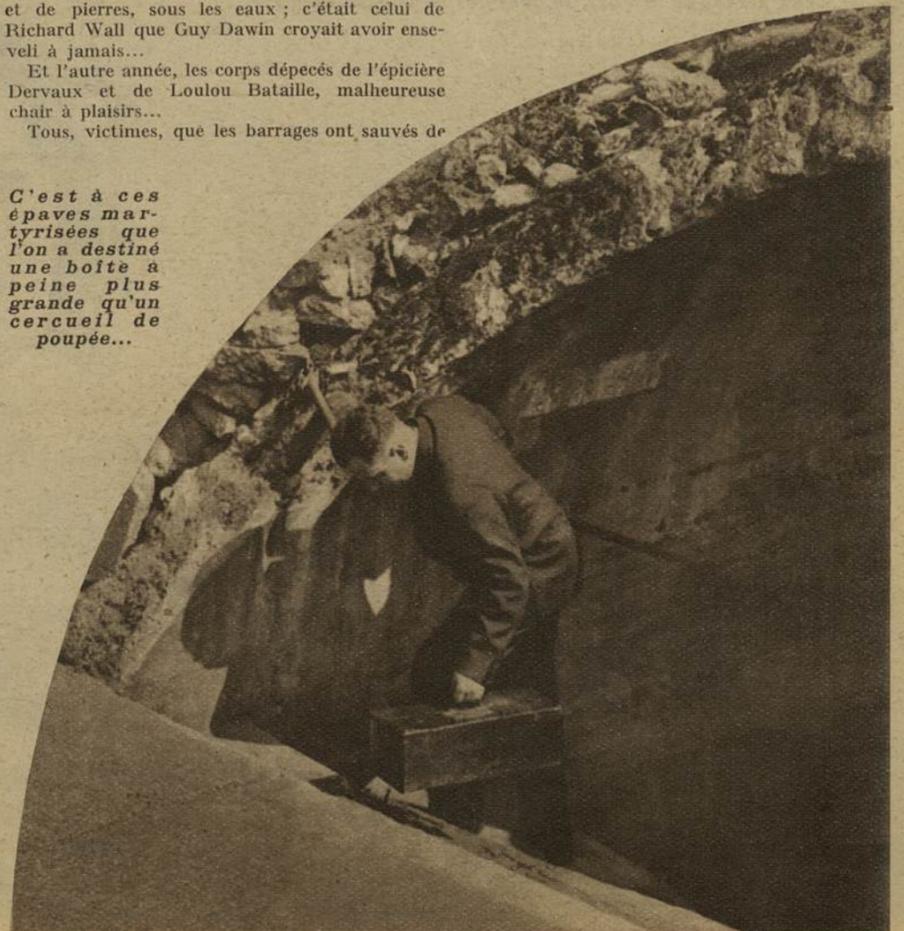
Au coin de la rue des Archives et de la rue des 4 Fils le chantier sous lequel fut trouvée la petite tête mutilée.

qui fait souffrir des êtres qui n'ont commis d'autre mal que de commencer de vivre ?

Du moins la révélation des eaux a-t-elle parfois la rigueur d'une condamnation. Ce n'est qu'une mince consolation, hélas ! mais c'en est une !... Ainsi en arrive-t-on à retrouver la meurtrière d'un petit enfant jeté vivant et retrouvé mort, dans les égouts de la place d'Anvers. L'inspecteur Pignat, qui fit l'enquête, obtint ce résultat, par la seule découverte, sur le fragile cadavre nu, d'un lacet et d'une plaque d'identité, à peine lisible, où, à la loupe, ne se pouvaient voir que quatre lettres : « R. ch. d ». Il visita les mairies, y releva tous les prénoms des nouveau-nés, dont la date de naissance correspondait à l'âge de l'enfant assassiné...

On conduisait, quelques jours plus tard à Saint-Lazare, Louise Ricardi, la mère du petit Richard, une domestique. Le barrage de Paris souterrain ne rendait pas une vie, mais il dénonçait une criminelle !...

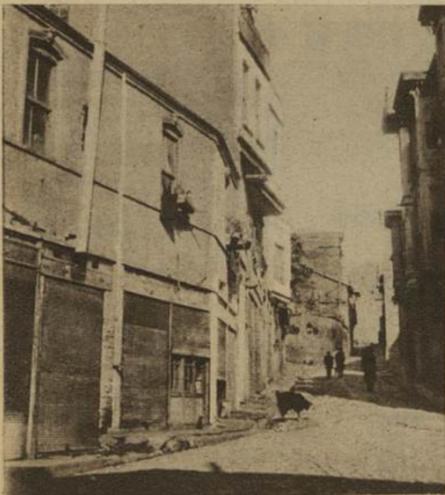
M. LECOQ.



NUITS



Le cimetière d'Eyoub où fut trouvé le cadavre de la femme sans tête.



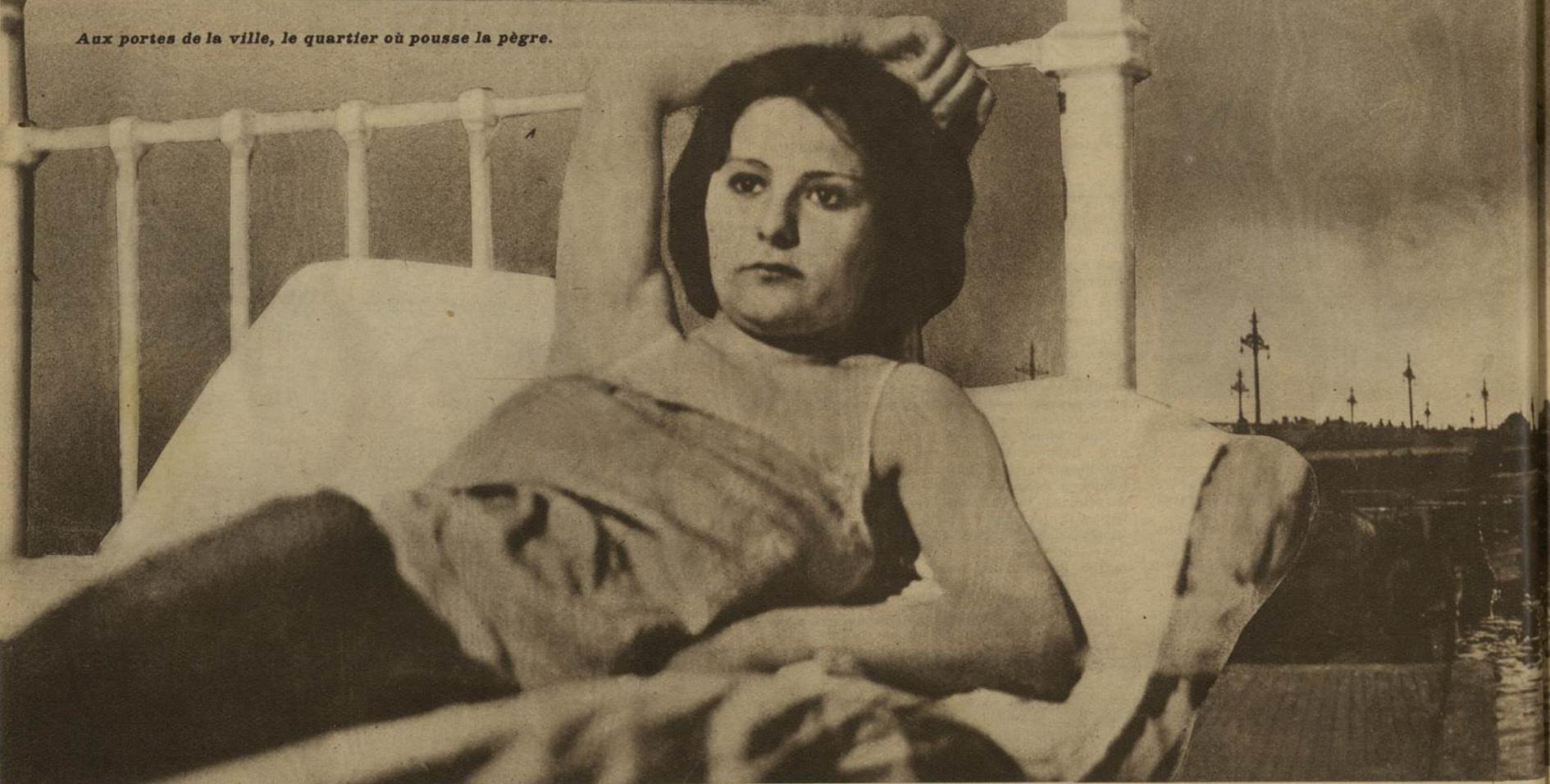
Rues inquiétantes... les maisons avaient un air surnois sous des dehors endormis.



Un taxi nous arrêta bientôt à Pera, aux lumières, à l'animation bienfaisantes.



Aux portes de la ville, le quartier où pousse la pègre.



I. — Hassan le Boucher

Sтамбул (de notre correspondant particulier.)

EST Hassan le Boucher qui m'a fait visiter les bas-fonds de Stamboul. Il arriva un peu avant la nuit, dans le café du quartier pauvre où nous nous étions donné rendez-vous. Je vis apparaître son masque aux traits taillés en lignes droites et profondes, aux angles nets. Grand, robuste encore, mais déjà un peu vouté, il vint vers moi en me tendant une main. Sur le revers de cette main je vis, dessiné en bleu, le tatouage d'un revolver.

— Le salut à toi ! dit-il.

— A toi le salut !...

Il commanda un thé à Mehmet, le domestique, fit flamber une allumette, alluma une cigarette et s'assit.

Bien qu'il eût des arcades sourcillères proéminentes, ses yeux n'avaient rien de féroce ni de sanguinaire. Ce grand gaillard aux gestes placides et lents, à la mine fatiguée, usée, mais débonnaire, n'avait aucun des stigmates que porte tout assassin sur son visage ! Pourtant c'était bien là Hassan le Boucher, l'homme aux sept crimes, l'extraordinaire Hassan épargné par la corde, libéré par un enchaînement fortuit de circonstances de ses cent et quelques années de prison.

Je lui demandais son âge. Il répondit : « Cinquante-six ans », et entama une plainte monotone sur la déchéance des « fiers à bras » de Stamboul. Ah ! les temps étaient bien étranges ! Où étaient-ils les gailards d'autrefois, vêtus de tricots aux vives couleurs, bras et pieds nus, qui, du café où ils tenaient assemblée, réglèrent les attaques contre leurs rivaux du quartier voisin, combinaient agressions, enlèvements ou meurtres, faisaient briller l'acier et ne se battaient qu'au couteau !

— Le maniement du couteau exigeait de l'habileté et du courage, murmura Hassan. Maintenant on se contente de faire claquer le revolver. Ah ! nul n'a remplacé les gars de jadis !

Nous sortîmes. Dans la rue étroite, Hassan le Boucher continuait à exhaler ses plaintes.

— On ne voit plus de ces indomptés qui semaient la terreur. La police et la philanthropie ont maintenant embourgeoisé la canaille. Tiens ! L'autre jour je suis allé voir le petit Chakir à la prison. Je l'avais connu maigre comme un clou... Il avait voulu tuer une maîtresse qu'il aimait et qui le trompait. On le condamna à dix ans de prison. Chekir était un de ceux en qui on pouvait croire. Il s'évada, renouvela sa tentative de meurtre et je pensais qu'il vivait uniquement dans l'espoir de recommencer son aventure. Eh bien ! il en a engraisé et il se croit heureux dans son bague !...

Vingt femmes travaillent pour moi, je les ai installées dans des maisons de plaisir.

Nuits de Stamboul... Les reflets des lumières du pont de Galata et de la ville indigène sur le Bosphore.

Sous le regard indifférent des passants Hassan le Boucher continuait à égrener ses souvenirs.

— Autrefois, en prison, la vermine et la faim entretenaient en nous l'esprit de combat. Nous savions nous battre pour l'amour d'un homme. Et pour le jeu : il fallait vaincre dans les cachots les dés rouler sur le plateau putride et les couteaux sortir à la fin. En ai-je vu couler du sang !... Nous vivions pour l'amour défendu et pour le jeu. Nous en arrivâmes même, un jour que nous n'avions pas de courses, à organiser des courses de poux. Parfaitement !... Nous choisissions les poux dans nos cheveux, nous alignait les insectes. Le signal du départ était donné. C'était à qui ferait arriver le premier « coursier » à la limite par avance fixée. On misait, on pariait, les enjeux étaient souvent élevés. Ce jeu avait entraîné un petit commerce. Ceux qui, chose rare, n'avaient pas de cette vermine sur eux, les achetaient. On nourrissait, on entraînait, on jouait de courses parmi lesquels il y avait des « craks » et des « outsiders », ce qui amenait une différence dans les prix.

Il s'interrompit et poursuivit d'une voix plus basse.

— Je connais bien cela, puisque j'ai été condamné autrefois à vingt ans de prison.

L'histoire monta.

— A treize ans j'entrai chez un boucher de Stamboul. J'étais fort, mais querelleux. On s'en aperçut lorsqu'un jour, un homme qui se moquait de moi fit connaissance avec le tranchant de ma hache. Le coup heureusement ne fut pas mortel. J'échappais à la police. Je commençais à vivre dans les cafés et les bains publics, puis sous le pont de Galata. Là, nouvelle histoire. Je mis à mort deux hommes qui voulaient m'arracher une Arménienne que j'aimais. Le premier eut la gorge ouverte et l'autre, la tête fracassée. J'avais quinze ans. Les juges m'acquittèrent car on plaça la légitime défense. Je me trouvais sur le pavé de Stamboul. Cherchant ma subsistance dans la compagnie des bardeurs ou parmi les équipages de grandes « mahonnes lazzes » qui, entre les ports de la Mer Noire et Stamboul, font de la contrebande. Puis je devins un « bananak », c'est-à-dire un homme du « métier ». On m'offrit, le fez noir sur l'oreille, une large ceinture de laine enroulée à la taille, sur un pantalon aux pattes énormes. Ma force faisait peur. On essaya de m'arrêter lorsque j'étais trouvé morte une prostituée qui m'appartenait. Ma culpabilité ne fut pas prouvée. Enfin, le moment fatal où l'on rend toujours des comptes arriva. Le clan dont je faisais partie fut attaqué par les « terreurs » du quartier voisin. Nous avons dû nous battre au couteau. J'ai tué deux hommes. J'avais l'excuse d'avoir été provoqué ; aussi fus-je condamné qu'à vingt-cinq ans de prison. J'ai vécu dix ans en cellule, jusqu'à ce que l'amnistie vint me libérer. Ainsi ai-je connu les cachots où il était impossible de se tenir debout, où, tandis qu'on avait les chevilles et les poignets enchaînés, les ra-

DE STAMBOUL

venaient vous dévorer le lobe des oreilles, et où parfois la peur faisait mourir...

« C'est là que je me suis lié avec Ali le Lazz — l'homme qui règne maintenant sur les tripots et les maisons de plaisir et de drogues de Stamboul. Il était condamné pour avoir assommé un gaillard qui avait rôdé autour de sa maîtresse. Ensemble, à notre libération, nous avons ouvert un marché aux hommes, dans le bain public de Kadi-Keny. Nous avons engagé des jeunes gens « balancés » comme de petits poulets et tendres comme de la moelle. La guerre arriva, puis l'armistice et l'occupation anglaise. Il plut des livres sterling dans ma caisse. Hélas ! J'eus une discussion avec un Anglais et il mourut d'une chute trop brutale. Il fallut fuir à Scutari. Tu parles d'une histoire !... »

« Il fallait quitter Stamboul au plus vite. Ali et moi nous avions hélé un taxi et nous découvrimmes bientôt (c'était dans le cimetière de Karadja-Ahmed) que notre chauffeur se proposait de nous livrer aux Anglais. Il a fallu tirer sur lui. Il est tombé d'une balle dans la nuque. Nous avons gagné le rivage. Une barque nous a conduits à Bécnikacke. Et nous avons attendu des jours meilleurs pour revenir à Stamboul ! »

— Et Ali ? dis-je.

— C'est chez lui que je t'emmène, ne le comprends-tu pas ? murmura Hassan. Ainsi connaîtras-tu la vie secrète de Stamboul.

— Que fait donc Ali ?

— Il vend du plaisir. Il vend la danse dans ses tripots. Il a des fumeries de haschich. Que de soucis ! La moindre rixe peut lui causer beaucoup d'ennuis. Il lui faut veiller aux descentes de police et quand il y en a une, faire disparaître les enjeux ou changer l'air de la fumerie. Parfois ceux qui ont trop pris de haschich, ne peuvent se lever quand Ali annonce la police. Pour ceux-là, il y a l'armoire dérobée, le plancher mobile : un tas de trucs à tromper le diable même !

Une soirée chez Ali le Lazz

Un taxi nous arrêta bientôt à Péra. Nous dévalâmes là vers la Corne d'Or de petites rues, inquiétantes, où chaque passant était enveloppé de mystère et où tout respirait le vice et le crime. Le voyage de Méphisto-phélès et du docteur Faust aux enfers ! Nous traversâmes un quartier incendié. La rue des marchandes d'amour se montra : des paires étouffées montaient derrière des fenêtres aux vitres opaques, au rythme des airs phonographiques...

— Ali se cache un peu, murmura Hassan. Il a beaucoup d'ennemis et principalement les parents des gens qu'il a tués. Ah ! il a dû beaucoup tuer ! Peut-il compter seulement ? Il n'est pas pendu ; s'il n'est pas resté en prison, c'est qu'il a eu de la chance ! Et puis c'est un homme de précaution qui sait agir seul et ne pas laisser de traces...

Nous trouvâmes Ali non chez lui, mais chez Redjebaki, le cabaretier, dans un établissement qui tenait à la fois du débit d'alcool et du restaurant. Une forte odeur de « raki »

y stagnait. Ce qui me frappa en Redjebaki, ce fut son cou énorme. Il avait vécu quinze années en prison...

Et tout de suite il me fut possible de découvrir la puissance d'Ali.

C'était un homme d'une élégance stricte. Un visage mince, effilé, au menton tourmenté, fait de contrastes brillants et d'ombres, une moustache taillée à la mesure de ses lèvres fines ; mais ce qui était le plus impressionnant c'étaient ses yeux, légèrement bridés, tirés vers les tempes et où se lisait une expression de cruauté. Il y avait de la puissance dans sa fragilité, et de l'autorité dans la douceur ; en lui tout étonnait. Il n'était pas jusqu'à sa voix chaude, bien timbrée, presque chantante qui ne causât de la surprise. En face de lui, avait pris place Riza le Kurde, un homme trapu, dont la joue était coupée d'une profonde balafre. Riza, je le compris bientôt, était le « sacrifié » d'Ali, c'est à dire qu'il s'était voué à Ali, corps et âme, prêt à endosser toutes les responsabilités que son maître pouvait encourir et à recevoir toutes les balles qui lui étaient destinées. On devinait que Riza, véritable Caliban, devait être terrible, pendant les déchainements de sa force.

Ali trônait, personnage important, à la table, où l'on nous avait servis à la manière orientale, des rognons sautés, des saucisses cuites, des salades, des aubergines, des crevettes, des choux confits dans du vinaigre. Des musiciens grecs vinrent lui donner une aubade. Il leur jeta quelques billets.

— Je vous garde...

Chacun de ceux qui l'entouraient le regardaient avec respect et lui souriaient avec la soumission d'une courtisane.

— Veux-tu voir comment nous menons nos femmes, bougonna Ali. Ah ! les femmes. On leur doit tous les ennuis. Ainsi en a-t-il été de Katina la bossue. Elle faisait partie des prostituées qui me nourrissent. Elle se piquait. A la morphine. Hier, elle a roulé dans le bar où je la vends. Je l'ai crue saoule. Elle était morte. Aussi j'ai besoin de distractions ce soir. Redjebaki envoie moi chercher un colporteur.

Un colporteur entra et lui vendit un calepin rempli d'aiguilles, Ali le paya, puis faisant ouvrir la porte, il cria :

— Cholera ! Cholera !...

On entendit une voix rauque répondre à l'appel.

— Viens voir ce que je t'ai acheté, reprit Ali.

Une femme se montra. Elle était à peine vêtue sous une robe de chambre en soie, d'une couleur éclatante. Mais que dire de son visage fardé, véritable masque de plâtre, de rouge et de charbon. Ali lui tendit le cadeau.

— Au lieu d'aiguilles tu ferais mieux de me faire donner un peu de viande, gronda la fille.

Ali éclata de rire.

— Va-t-en !

Cholera grommela des injures. Le placide mais terrible Riza la calma.

— Allons retourne à ta maison. Le maître le veut !

— Cette femme commande pour moi à dix prostituées, m'expliqua Ali. Il faut bien vivre.

Un dégoût inexplicable m'envahissait. Il était mêlé de crainte. Ali parlait en maître ; il tançait les musiciens, il donnait aux buveurs l'ordre de danser entre hommes, ce qui est interdit à Stamboul. Il lançait des quolibets, préparant Hassan et Riza, qui étaient ivres, à se battre. Il montrait un revolver, énorme, superbe. Il étalait ses revenus.

— Cholera est sérieuse sans ses affaires, mais, je n'ai pas qu'elle, reprit-il.

— Vingt femmes travaillent pour moi. Je les ai installées dans des maisons de plaisir. Ceux à qui je les ai confiées m'envoient tout ce qu'elles gagnent. Par ailleurs, rares sont les gens qui oublient d'être généreux avec moi, lorsque Riza, en mon nom, leur rend service. Et puis il y a le tripot, les fumeries. Sans doute Hassan va-t-il me reprocher de tout engloutir au jeu. Mais quand je perds, je suis plus exigeant avec mes femmes ; j'augmente le prix du haschich et de l'héroïne. Ceci compense cela...

Deux femmes entrèrent, qui l'interrompirent. C'étaient Annik et Sophia, deux des prostituées de Cholera, donc d'Ali. Annik venait intercéder en faveur de Sophia, pour que Ali lui fit remettre un peu d'alcool, car elle avait mal aux dents. Ali grommela.

— L'alcool empêche de travailler !

La gémissante Sophia supplia de plus belle. Elle écartait ses lèvres pour découvrir deux rangées d'un damier blanc et or...

— Redjebaki donne leur un flacon de cinquante grammes !...

Que n'ai-je pas vu ce soir-là, avant que Hassan eût décidé Ali à sortir ! Des hommes étranges, à la mine souffreteuse, venaient recevoir des ordres, que le « maître » donnait à voix basse. Puis ils sortaient. On vint lui révéler le nom du traître qui avait dénoncé à la police, l'assassin de la femme dont le corps sans tête fut retrouvé au cimetière d'Eyoub. Celui qui parlait était un petit bonhomme étique dans un veston trop large, un col relevé. Les bords de son feutre crasseux enfoncé jusqu'aux oreilles ombrageaient son faciès simiesque, mais n'arrivaient point à voiler ses yeux pleins de fièvre.

— Qu'y a-t-il donc, Jason ? questionna Ali.

Jason, l'homme simiesque, se pencha à son oreille :

— Emin est arrêté !

— Non.

— Tout à l'heure !

— C'était à prévoir...

— Sans doute, interrompit Riza, c'est Nouri qui l'a « brûlé », Nouri, cette « chienne » !

— Laisse donc ! protesta Ali, pour commettre certaines lâchetés il faut quand même avoir parfois un peu de courage. Et

Nouri n'en a pas du tout. Et puis, non, à dire vrai, il n'est pas « chienne », il n'a jamais dénoncé personne. Non, il n'est pas « chienne », mais il est gommeux. Je le lui ai bien dit l'autre jour. « Mon fils, on ne s'habille plus comme toi ! C'est fini tout ça. Quelle touche ! Des moustaches en queue de scorpion, une chemise rose vif, une cravate grenat, un veston qui lui descend à peine à la taille, des pantalons collants jusqu'aux genoux et larges comme des jupes dans le bas, et puis des talons hauts et ronds, en forme d'œufs !... Nouri, un gommeux !... »

— Mais alors ? demanda Riza.

Pour toute réponse il dut se contenter d'un haussement d'épaules. Toute l'impudence devant la fatalité était traduite par ce geste.

Ali me fit signe que le moment est venu de sortir. Avant de partir, il griffonna, de son stylo d'or, quelques mots pour un boucher, afin que l'on apportât trois kilos de viande à « ses » femmes.

— Allons dans ma petite fumerie, dit-il enfin.

Les musiciens lui firent l'hommage d'un dernier morceau. Tous les buveurs se levèrent pleins de respect. Il les salua d'un geste et ouvrit la porte.

— Mais c'est un monarque, murmurai-je à Hassan.

— Oui, répliqua mélancoliquement l'ancien forçat : vrai sultan, le dernier !...

Nous nous perdons dans un labyrinthe de ruelles sordides. Un peu avant d'arriver à la fumerie, Ali m'ordonna de lui confier mon revolver. Je n'en avais pas. Il en parut surpris.

— Ah ! dit-il. Pardonne-moi, je me méfie même de mon ombre. Ne te formalise pas !... Il baissa la voix.

— Tu vois Riza, cette brute. Vingt fois je lui ai sauvé la vie. Vingt fois je lui ai fait éviter la prison. Je le nourris. Je lui donne plus d'argent qu'il ne m'en réclame. Croistu que j'aie confiance en lui. Aucune. Peut-être un de ces jours, est-ce lui qui me tuera.

Il reprit d'une voix plus forte.

— Nous ne verrons que la petite fumerie ce soir. J'ai fermé la grande, à cause de la police, mais je la rouvrirai bientôt.

Nous étions parvenus dans une rue sinistre, plus sinistre que jamais sous la pluie qui depuis un moment retombait, fine et pénétrante, une de ces rues comme seules les grandes cités peuvent en avoir. Les maisons avaient un air sournois et louche et, sous des dehors endormis, cachaient mal les turpitudes et les vices qu'elles recélaient. Devant la porte de l'une d'elles Ali s'arrêta. Aucune lumière ne filtrait de l'intérieur. Il fit entendre un coup de sifflet bizarre, brève de mélodie qui servait ici de sésame. Une fenêtre-guillotine fut à demi soulevée à l'étage supérieur ; une tête parut ; une voix de femme demanda :

— C'est toi ?

— Tu vois bien !

(A suivre.) Ekrem RECHID.



FATS DIVERS

L'hallucinante vengeance



C'était Mme Petrass, femme d'une grande beauté.

grade : Il alla habiter Ossiek où il prit pension chez un de ses amis, le colonel lieutenant en retraite Mœhlwald. La famille du colonel le soigna comme son propre fils. Et la jeune Marthe Mœhlwald se mit à lui vouer un culte de tous les instants. Plus les jours passaient, plus l'aveugle exerçait un ascendant de plus en plus grand sur la jeune fille qui d'amie devient bientôt sa confidente, puis sa maîtresse.

Cet étrange ascendant que Petrass exerçait sur la jeune fille, ainsi que le dévouement sans bornes qu'elle avait pour lui firent germer dans l'âme

jeune femme qui déclarait ressentir des douleurs. Il la fit entrer dans son cabinet. La jeune femme s'avança, puis, comme le docteur lui tournait le dos, tira à bout portant deux balles dans la tête. Le docteur Székely s'effondra.

Marthe Mœhlwald sortit dans la rue en courant. Personne ne l'avait vue, ni entrer, ni sortir. Elle courut droit devant elle et ne s'arrêta qu'à l'hôtel National où Petrass l'attendait.

— C'est fait, dit-elle, puis d'énergie, elle s'éroula aux pieds de Petrass.

En rentrant, le valet du docteur Székely s'étonna de trouver les portes ouvertes. Se précipitant dans le cabinet de son maître, il trouva celui-ci, étendu sur le sol, râlant et baignant dans son sang. On transporta en hâte le blessé à l'hôpital.

Les docteurs s'affairaient déjà autour de lui, quand soudain un nouveau coup de sonnette retentit à la porte de l'hôpital : on venait d'y transporter deux malades, un aveugle et une jeune fille qu'on avait trouvés inanimés dans une chambre d'hôtel. Quelques intimes du docteur Székely reconnurent dans l'aveugle Petrass, et commencèrent à penser qu'il y avait corrélation entre les deux drames.

Toute la nuit, les deux hommes et Marthe Mœhlwald luttèrent contre la mort. Ce fut le docteur qui fut vaincu le premier et mourut à l'aube. Petrass le suivit de quelques heures, tandis que la malheureuse Marthe ne succombait qu'au bout de trente-six heures d'agonie. Ils avaient tous les deux absorbé du véronal.

Une femme, enveloppée de voiles de deuil, suivit le corbillard du docteur Székely. C'était Mme Petrass. La cérémonie terminée, elle avala du poison. Tandis qu'on s'efforçait de la sauver, le père de Marthe Mœhlwald se jetait du haut de son balcon en apprenant la fin tragique de sa fille.

G. STREM.



Théodore Petrass sur son lit de mort.

Il y a cinq ans environ, une femme de la meilleure société yougoslave demandait son admission à la maternité de l'hôpital de Subotica. C'était Mme Petrass, épouse d'un ancien officier, devenu employé de la Standard Oil. Pour cette femme d'une grande beauté, le jeune médecin chef de la maternité n'eut pas assez de sollicitude et lorsqu'elle quitta la clinique, l'amitié qui avait uni le docteur Székely à sa belle cliente se changea en une passion profonde. Des promenades secrètes, des visites fréquentes du docteur dans la maison de Petrass, des billets discrètement échangés, des rendez-vous se succédèrent jusqu'au jour où le mari apprit son infortune. Il chercha d'abord à éloigner l'infidèle de Subotica. Mais les deux amants ne s'avouèrent pas vaincus et une lutte acharnée commença entre Petrass et son rival.

Une visite du docteur au ménage Petrass déchaîna entre les deux époux une scène terrible. Mme Petrass avoua son amour pour le docteur et annonça son intention de divorcer. Au paroxysme de la jalousie, Petrass sortit un revolver, tira sur la jeune femme et dirigea l'arme contre lui. Tel fut le premier acte du drame.

Mme Petrass ne fut que légèrement atteinte au bras, tandis que Petrass, gravement blessé à la tête, était transporté à l'hôpital. Il en sortait quelques mois plus tard complètement aveugle. La balle avait déchiré les nerfs optiques.

Aveugle, sans fortune, il n'abandonna pas encore la lutte. En vain, sa femme le suppliait-elle encore de divorcer. L'infirme n'avait qu'une pensée : celle de se venger.

Il en était pourtant moins capable que jamais, car non seulement, il était aveugle, mais les ressources matérielles lui manquaient. Pendant quelque temps, il avait encore touché des mensualités aux portes de la firme où il avait été employé, mais une partie de ces mensualités provenaient, sans qu'il le sût, de son rival, le docteur Székely lui-même. Quand cependant, Petrass persista dans son refus de divorcer, le docteur Székely, dépit, supprima ses générosités...

Cette pénible situation matérielle l'obligea à quitter Bel-



Les funérailles du docteur Székely.



Marthe Mœhlwald succomba la dernière.

endolorie de l'aveugle, et encore obsédée par le désir de la vengeance, un projet diabolique : se venger par le bras de la jeune fille de celui qui avait à jamais anéanti son bonheur.

Et peu à peu, il suggéra à celle qui était devenue le jouet de sa volonté, l'affreuse idée de mourir ensemble, après s'être vengés du couple qui impunément jouissait de sa trahison.

C'est le 15 mai dernier que Marthe Mœhlwald et son compagnon descendirent à l'hôtel National, à Subotica. Petrass fit prendre à la jeune fille du thé copieusement arrosé de rhum, afin de lui faire prendre courage. Puis vers six heures du soir, il lui ordonna de partir.

Le docteur Székely fut très étonné de recevoir à une heure aussi tardive une visite féminine : il reçut cependant cette



Le docteur Székely qui dirigeait la Maternité.

EXCEPTIONNEL !



Le célèbre Hindou

HAMID KHAN

aide tout le monde !

Il réussit là où les autres échouent.

1° Voulez-vous savoir exactement ce que vous réserve l'avenir ?

2° Êtes-vous désespéré par de graves ennuis, mauvaise santé, affaires de famille, amour, mauvaise chance, n'importe quoi ?

3° Adressez-vous à lui par correspondance en posant quatre questions sur votre avenir, auxquelles

IL RÉPONDRÀ GRATUITEMENT.

Ecrire très lisiblement nom et date de naissance et joindre 5 francs pour frais à

HAMID KHAN

180 Post-Box, Amsterdam (Hollande).



DES RÉVÉLATIONS MERVEILLEUSES et SENSATIONNELLES dans le Monde Psychique, par le

CÉLÈBRE KARAM REX

Il prédit l'AVENIR d'une façon précise. Il lit vos pensées et répond d'une façon remarquable à toutes questions. Il donne les remèdes aux ennuis, au désespoir et aux malheurs de toutes sortes. Consultez-le de 10 à 13 heures et de 15 à 19 h. 30 : Carnot 19-61 14 r. de Tilsitt (Etoile) « Entresol droite ».

J'AI MAIGRI

sans aucun danger en 6 jours de 3 kg sans rien avaler. En reconnaissance je donne gratuitement simple recette à faire soi-même en secret. Maigrir à volonté de la partie désirée, ou entièrement pour être mince, distinguée et mieux vous porter. Ecrire à : M. STELLA GOLDEN, 47, bd la Chapelle, Paris (10ème), 11ème, 12ème, 13ème, 14ème, 15ème, 16ème, 17ème, 18ème, 19ème, 20ème.



IL VOUS FAUT UN APPAREIL PHOTO...

VOICI POUR VOUS 2 CHEFS-D'ŒUVRE FRANÇAIS

DE QUALITÉ INCOMPARABLE OBJECTIF ANASTIGMAT HERMAGIS UNE DES MEILLEURES MARQUES CONNUES

FOLDING 6 1/2 x 9



Appareil pratique pour les amateurs les plus exigeants, permettant l'emploi de pellicules et possédant une optique extra-lumineuse. Il répond à tout ce qu'on demande

grâce à son objectif Anastigmat F 6,3 Hermagis "Magir" Corps métallique, beau gainage cuir, soufflet peau, arrêt automatique à l'infini. Viseur clair tournant et viseur iconomètre. Chargement des pellicules perfectionné. 2 écrous de pied, obturateur faisant la pose, la 1/2 pose et l'instantané du 25^e au 100^e de seconde.

Payable 25 Francs par mois

Une notice explicative détaillée permettant de réussir infailliblement, par tous les temps, tous clichés, est livrée avec chaque appareil.

375 FR.

BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez m'adresser l'Appareil Folding au prix de... frs que je paierai par traite mensuelle de... frs, la première à la réception de l'envoi et les suivantes de même somme jusqu'à complet paiement. Au comptant 10% d'escompte. Les frais d'expédition sont à ma charge et je paierai 1 fr. par quittance pour frais d'encaissement.

Nom et prénom
Adresse
Ville
Dépt
Indiquer le prix de l'appareil et la mensualité
Signature

Découper ce bulletin et l'envoyer à

L'ECONOMIE PRATIQUE S.A.
15, RUE D'ENGHEN, PARIS, XE

La valeur d'un appareil photographique est en raison directe de la qualité de son objectif. Or, nos deux appareils sont munis d'un objectif anastigmat supérieur de la célèbre marque HERMAGIS C'est tout dire...

FOLDING 9x12
à plaques et à films



Pour Cartes postales, Portraits, Paysages, etc. Permettant l'emploi soit de plaques soit de pellicules en blocs-films au gré de l'opérateur

Gainage et fabrication soignés, soufflet peau, chariot à pinces, porte objectif en U, mise au point par crémaillère avec échelle graduée pour les distances, grand viseur clair tournant, 2 écrous de pied, objectif Anastigmat F 6,3 Hermagis, glace dépolie avec capuchon, obturateur permettant la pose, la 1/2 pose et l'instantané du 25^e au 100^e de seconde avec propulseur métallique. Livré avec 3 châssis

Payable 30 Francs par mois

Nos appareils se chargent en pleine lumière. Ils sont livrables immédiatement aux conditions ci-contre.

395 FR.

BON pour un catalogue gratuit

Nom
Prénom
Adresse
Ville
Dépt

Découper ce bon et l'envoyer à

LE CONSEIL D'UN AMI

Monsieur Vial est enchanté d'avoir eu le bonheur de rencontrer un ami qui lui a vanté les qualités de la recette suivante, facile à préparer chez soi par n'importe qui, et grâce à laquelle ses cheveux blancs sont revenus à leur teinte naturelle :

" Dans un flacon de 250 gr., versez 30 gr. d'eau de Cologne (3 cuillères à soupe), 7 gr. de glycérine (1 cuiller à café), le contenu d'une boîte de Loxol et remplissez avec de l'eau "

Les produits servant à la confection de cette lotion, qui fonce les cheveux gris ou décolorés et les rend souples et brillants, peuvent être achetés dans toutes les pharmacies, rayons de parfumerie et salons de coiffure, à un prix minime. Appliquer le mélange sur les cheveux, deux fois par semaine jusqu'à ce que la nuance désirée soit obtenue. Il ne colore pas le cuir chevelu, il n'est ni gras ni poisseux et reste indéfiniment. Ce moyen rajeunira de beaucoup toute personne ayant des cheveux gris.



9 frs BONNE MONTRE h. lumin., ver. et mouv. incas. av. sa Jol. chaîne gar. 6 a. 9 frs chron. a. magnét. 14 frs brac. h. cad. lum. 14 frs bracelet dame plaqué or ou argent. 25 frs

Envoi contre remboursements. Echange permis. Fabr. EU KOMLOR, Morteau, près Besançon.

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à : Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 CM), Londres W. 1

L'INDÉSIRABLE

sa propre nationalité ? Juif polonais, il se dit Uruguayen; le plus fort, c'est que probablement là est la vérité. Né le 13 février 1887 à Bendzin (Pologne), il ne parle que le yiddisch, mais il semble bien, à examiner les pièces authentiques de son état civil qu'il soit devenu sujet du gouvernement de Montevideo!

Un sujet international.

Le 19 mai 1931, dans un café de la rue du Roi-de-Sicile, au « Progrès », Symcha Prajzer tuait d'un coup de revolver un mauvais garçon de son espèce, Alttenberg, chef d'une bande qui faisait la traite des blanches; trois groupes tenaient leur siège dans cet établissement: celui d'Alttenberg, celui de Prajzer, spécialisé dans l'art de fouiller les poches, celui de Schweizer, qui trichait au jeu. Comment Symcha Prajzer avait-il échoué dans ce débit, lui le grand coureur d'aventures, que toutes les polices du monde connaissent bien, et qui avait réussi pour la première fois de sa vie, à vivre sous son véritable nom ?

L'étonnante carrière, en vérité, que la sienne ! En Angleterre, il y a plus de vingt ans, le tribunal de Glewitz condamne pour faux Salomon Preiser qui n'est qu'une appellation camouflée; devant la justice canadienne il comparait comme étant Pittle Sam; à Hambourg, il se nomme Maximo Grossmann, à Albany (Etats-Unis) il s'est transformé en Sam Tohem, à Bruxelles il fait subir une légère modification patronymique et devient Symcha Prayse; la France est le seul pays où il soit venu, tel qu'il est, selon l'état civil. Singularité flatteuse pour nous et dont le défenseur M^e Henry Torrès pria les jurés de se souvenir, à l'heure du verdict.

L'existence vagabonde de Symcha Prajzer n'a pas nui, semble-t-il, à ses intérêts matériels: quand on l'arrête le 21 mai, il portait sur lui, en dollars, une trentaine de mille francs, des bijoux, dont on peut bien dire, sans malveillance systématique à l'égard de leur possesseur, qu'ils étaient « d'une provenance suspecte ».

Le drame.

Le drame qui éclata dans le bar du « Progrès » n'est pas de ceux qu'un juge d'instruction peut espérer tirer au clair; les explications qu'on en donne valent ce qu'elles valent, c'est-à-dire qu'elles ne valent pas grand-chose. (Symcha Prajzer a tué Alttenberg, bien involontairement, assure-t-il. Prenons le récit du meurtrier, sans commentaires: une discussion s'était élevée entre Prajzer et Schweizer, le premier reprochant à l'autre de l'avoir dépouillé au jeu. Schweizer, tricheur de haute classe, n'accepte pas le reproche; une mêlée générale s'ensuivit; tables renversées, chaises en morceaux, le bar devenait le champ clos d'une bataille qui risquait de prendre de sérieuses proportions.)

Juge souverain, un des joueurs, Goldenberg, amant de la patronne du café, donna tort à Schweizer et le mit à la porte.

Réaction de la bande à Schweizer: Symcha grimpa sur une banquette; revolver au poing, il fit le geste de balayer la salle pour tenir en respect les combattants; et c'est alors, dit-il, qu'un individu l'aurait frappé à l'avant-bras, ce qui fit partir le coup de feu... Alttenberg, touché en pleine figure, tomba mort.

Quel motif avait-il de tuer Alttenberg? Aucun n'a été précisé par l'instruction et de ce défaut de preuve, de cette absence de mobile, la défense tirait son argument essentiel.

Mais entre Symcha Prajzer et Alttenberg et tous ceux qui se groupaient dans le débit, qui dira jamais les raisons d'union ou de haine? Un règlement de comptes, qui n'avait peut-être pas pour seul enjeu une partie truquée, un témoin gênant à faire disparaître? Autant de points d'interrogation qu'on se pose devant le cadavre d'Alttenberg.

Après le crime, une double fuite: celle de Prajzer et celle de Schweizer; le meurtrier et le témoin ont un égal souci de disparaître. Pour le meurtrier, cela se conçoit; pour Schweizer, on sait simplement qu'il a donné comme adresse « Barcelone, poste restante »; on ne s'est pas donné beaucoup de mal pour tenter des recherches; on ne l'a jamais plus revu.

Quant à Symcha Prajzer, il s'était éloigné en hâte du quartier de l'Hôtel-de-Ville.

L'enquête judiciaire établit que dans la matinée du 21 mai, quarante-huit heures après le crime, le Polonais uruguayen avait pris un taxi pour Saint-Quentin: le chauffeur n'était pas autrement rassuré sur le client qu'il venait de prendre; un bandeau sur la figure dissimulait la cicatrice qui eut pu faire identifier le coupable. Arrivé à destination, Prajzer eut avec le chauffeur un incident qui fut, peut-être, la cause indirecte de son arrestation; il ne voulut remettre que 400 francs sur les 600 francs convenus; discussion en un dialogue assez malaisé. Le chauffeur finit par empocher la somme, mais s'empessa de dénoncer le voyageur qu'il venait de déposer devant la gare. La police trouva dans un train qui allait partir pour Metz le meurtrier d'Alttenberg. Il fut pris comme un rat, bêtement; ses aventures internationales étaient provisoirement suspendues.

Le Palais a suivi les débats avec curiosité: on accordait à l'accusé quelque intérêt, mais on s'attachait davantage aux avocats, M^e Torrès et Campinchi (celui-ci au banc de la partie civile), dont la rencontre, au lendemain des élections qui pour l'un et pour l'autre furent triomphales, présentait un certain piquant.

Ce n'était certes pas la première fois qu'ils luttaient en cour d'assises: on a conservé le souvenir de tumultueuses audiences, de ces incidents qui font tressaillir de joie angoissée le bon « public debout », qui suit la partie avec un enthousiasme et une sincérité à cent pour cent. Maintenant que de « confrères », ils sont devenus des « collègues », comment se comporteraient-ils à la barre? Il faut le dire et c'est tout à leur avantage, jamais on ne vit discussion plus cordiale.

Au cours de l'interrogatoire, M^e Torrès s'étonna que Symcha Prajzer ait pu, si facilement, faire l'achat d'un revolver et ayant regretté que la liberté du commerce des armes soit un des dangers de notre organisation contemporaine, le président Devisé lui dit amicalement: « Vous pourrez désormais, M^e Torrès, dans une autre enceinte, déposer une proposition pour enrayer ce mal... »

Et Torrès se tournant vers Campinchi, de dire à ce dernier, dans un chuchotement souriant: « Et nous la signerions tous les deux, cette proposition ».

« Qu'on l'expulse ! »

Le talent incisif de M^e Campinchi s'exerça parfaitement dans son rôle de partie civile: contre Symcha Prajzer, quand il le regardait de son œil aigu, il prononça un de ces réquisitoires redoutables qui rendraient inutile un poste d'avocat général, si M. Gaudel ne remplissait le sien avec beaucoup de distinction.

M^e Campinchi ne se préoccupe guère du récit qu'avait fait Symcha: il a tiré dans le tas, dit-il, il a voulu tuer; le reste m'importe peu. Mais défenseur de la mémoire d'Alttenberg, il ne s'attarde pas à faire du mort un éloge qui eût semblé une gageure. Si Prajzer n'avait pas tué Alttenberg, celui-ci eût tué Prajzer: ainsi, l'équilibre judiciaire aurait toujours trouvé sa mesure et les rôles eussent été intervertis simplement.

L'avocat général Gaudel commença son réquisitoire comme un discours de distribution des prix; parfaitement; il félicita les lauréats du plus grand concours populaire que nos institutions aient créé: le suffrage des citoyens français. Le député de Menton et le député de Bastia subirent l'assaut affectueux des félicitations du ministère public qui se réjouit du succès des deux élus.

Ce fut, en vérité, du point de vue de l'éloquence, une journée presque académique par la courtoisie du ton, des manières, par une ambiance qui n'est point habituelle à la cour d'assises.

Et lorsque M^e Torrès prit la parole, il ne put que jeter du lest, le plus possible. De son client, il définît la vie errante par cette formule spirituelle: « Le tour du monde en 80 condamnations ».

A quoi, l'intéressé, s'il avait saisi tous les détours de la langue française, eut pu rétorquer justement que Torrès lui faisait, comme on dit chez l'épicier, « bon poids, bonne mesure », le total officiel de ses condamnations ne dépassant pas la douzaine. Une comparaison littéraire permet peut-être de ne pas respecter scrupuleusement les chiffres.

Dans la plaidoirie de M^e Torrès, on sentait déjà le représentant du peuple, le sage dispensateur de la fortune publique; ce que l'éminent avocat demanda au jury parisien, ce fut surtout d'épargner les deniers de l'Etat, en abrégant la détention de son client. Logé dans les établissements de l'administration pénitentiaire, Symcha Prajzer coûterait de l'argent, tandis que libéré, il serait contraint de franchir au plus tôt la frontière.

« Qu'on l'expulse ! — s'écria M^e Torrès, — « qu'on l'expulse, dès le lendemain de sa sortie de prison; qu'un arrêté irrévocable soit pris contre lui: je compte sur la vigilance de M. Gaudel pour en assurer la promptitude. »

De son siège, M. Gaudel, d'un signe des épaules, faisait remarquer qu'il n'y pouvait rien, que le ministère de l'Intérieur jaloux de ses prérogatives était seul maître de ses décrets et que la rapidité d'un arrêté d'expulsion ne dépendait pas de la chancellerie: l'argumentation de M^e Torrès retint néanmoins l'attention des jurés; mais libérer tout de suite Symcha, c'eût été tout de même excessif.

Et leur verdict se traduisit par cinq ans de réclusion.

Symcha Prajzer s'attendait-il à mieux? Il pouvait redouter un pire châtement. A l'avance, on pronostiquait le bagne, il fera de la maison centrale, après quoi, il recommencera ses tournées internationales.

Jean MORIÈRES.

Soucieux des deniers de l'Etat, M^e Torrès demanda qu'on abrégât la détention de Symcha Prajzer: « S'il est indésirable, qu'on l'expulse. »



Le chemin de Buenos-Ayres ne conduit pas toujours à la fortune. Alttenberg, qui fut tué d'un coup de revolver au bar de la rue du Roi de Sicile (ci-dessous), faisait la Traite des Blanches.



Rencontre attendue: celle qui opposait M^es Campinchi et Torrès, au lendemain des élections qui les avaient envoyés l'un et l'autre au Parlement.



MEKTOUB, disaient les Arabes, ce qui signifie à peu près : « C'était écrit », « Dieu le veut ainsi ». Fatalistes, les orientaux le sont jusqu'à l'indifférence devant la mort, jusqu'au renoncement de l'instinct de conservation. Il faut avoir vu les soldats japonais monter à l'assaut en riant ou les visages extasiés des condamnés à mort chinois sous le couteau du bourreau, pour comprendre à quel point ces asiatiques, persuadés qu'aucun de leurs efforts ne pourrait changer la destinée qu'ils imaginent depuis longtemps écrite, passent de la vie à la mort sans terreur.

Cette veulerie, ce découragement, cet asservissement à une puissance mystérieuse apparaît aux occidentaux comme puérils et indignes des hommes civilisés. Ils ont tort. On ne saurait nier que nous sommes souvent les jouets d'une force supérieure qui procède peut-être de la providence mais qui paraît en même temps plus mécanique, plus brutale, plus cruelle. Coïncidences, dira-t-on, mais coïncidences si surprenantes parfois qu'elles en deviennent troublantes et toujours singulièrement émouvantes.

C'est un fait récent qui nous a donné l'idée de parler du destin.

L'épouvantable catastrophe du *Georges-Philippart* est encore trop présente aux esprits pour que nous ayons à la rappeler ici. On commence à en connaître les détails les plus précis et les plus horribles. On sait maintenant que notre grand confrère Albert Londres, sur le sort duquel nous énoncions la semaine dernière ici les plus justes craintes, est mort noyé, le lambeau de toile avec lequel on essayait de le hisser sur le pont du hublot de sa cabine en flammes s'étant rompu. Deux amis très intimes de Londres, le banquier Lang-Villar et sa femme, ses inséparables compagnons pendant la traversée, furent, eux, sauvés. Recueillis par le vapeur japonais *Mashud*, ils furent les premiers parmi les passagers à envoyer aux journaux de Paris un récit circonstancié du drame, et à se féliciter d'y avoir échappé tout en pleurant la mort de leur ami.

Le *Mashud* ramène vers l'Europe la première fournée de rescapés. Il doit les débarquer à Marseille, mais les Lang-Villar, eux, sont pressés. Des affaires importantes attendent le financier. Ils sont riches, habitués au luxe. Ils supportent mal l'inconfort forcé du cargo japonais et aussi d'être vêtus de défroques. Ils câblent à leurs amis de Paris de leur envoyer à Naples, par avion, des vêtements. A Paris, à ce moment, un des as de l'aviation sportive, chef d'équipage de plusieurs raids retentissants, Goulette, est libre.

Son avion de performance est prêt. Il s'offre à aller chercher les Lang-Villar. D'autant que le banquier a eu le sang-froid de prendre sur le *Georges-Philippart* en feu, puis des chaloupes de sauvetage, des photographies saisissantes du naufrage. Une agence photographique, d'accord avec un grand quotidien, insiste auprès de Goulette pour qu'il ramène au plus vite ces documents inappréciables. Au moment du départ, le pilote habituel de Goulette, Salel, est malade. Goulette alerte d'un coup de téléphone un de ses camarades, un moniteur de Toussus-le-Noble, Moreau. Ils partent. Le lendemain, ils sont à Naples et quand les Lang-Villar débarquent du *Mashud*, ils trouvent avec joie, avec des vêtements confortables, ce moderne taxi prêt à les ramener à toute vitesse à Paris. Ils passent une soirée à Rome et au matin s'envolent pour la France. Les prévisions météorologiques ne sont pas bonnes. L'horizon est bouché, le plafond est bas. Mais Goulette est sûr de son avion, de son pilote autant que de sa propre science de navigateur. Ils arriveront.

Ils n'arrivent pas. Une heure à peine après le départ de Rome, l'avion est noyé dans la bourrasque et la brume. En vain, Goulette essaie de retrouver sa route. Moreau tourne en rond, cherchant un trou d'éclaircie. Ils se croient déjà plus loin et ils sont encore dans cette région montagneuse où des pics se dressent jusqu'à deux mille mètres de hauteur. Dans l'avion, Madame Lang-Villar, un peu émue, serre dans ses bras deux poupées de soie qu'on lui a, la veille, offert dans une soirée à Rome. Les hommes, eux, rient de ses craintes. L'altimètre marque dix-huit cents mètres, il n'y a aucun danger. Pourtant, les rochers dressent jusque-là leurs masses cachées par la brume et, brusquement, marchant en aveugle, l'avion se jette à deux cents à l'heure sur un pic.

En France, dès le soir, comme aucun aéroport, ni Turin, ni Marseille, ni Lyon, n'ont signalé le passage de Goulette, on commence à s'inquiéter. Dès le lendemain matin, les recherches commencent. Ce n'est que deux jours après, qu'un berger menant ses brebis dans la montagne, découvre avec horreur sur les pentes boisées, près du village de Veroli, quatre cadavres parmi les débris informes d'un avion. Madame Lang-Villar serre encore dans ses bras les deux poupées aux couleurs éclatantes. Ce sera pour leurs amis la suprême consolation, celle de savoir qu'ils ont été, tous les quatre, tués en plein vol, sans souffrance, presque sans le savoir.

C'est ici qu'il faut revenir sur les terribles fantaisies du destin.

Que ceux-là qui avaient échappé par mi-

raque à l'incendie du *Georges-Philippart*, soient victimes quelques heures après d'un accident d'aviation. Que Goulette, après tant de raids périlleux, trouve la mort en faisant, en quelque sorte, le taxi aérien ; cette succession de fatalités semble aller contre la justice, et même pourrait-on dire contre la loi des grands nombres. D'ailleurs, si l'on veut approfondir encore ce simple fait-divers, que de réflexions ne suggère-t-il pas. Si Albert Londres n'avait pas disparu dans le naufrage, lui, l'inséparable des Lang-Villar, n'aurait-il pas pris place dans l'avion de Goulette, n'aurait-il pas trouvé là la mort qui le cherchait malgré tout ? Oui, mais... si Londres avait été là, peut-être, au contraire, les Lang-Villar ne seraient-ils pas partis en avion, ou le départ de l'avion aurait été avancé ou retardé de quelques heures ou de quelques minutes qu'il fallait pour rompre la loi des circonstances, faire passer l'avion à côté du pic meurtrier et sauver tout le monde.

Ces raisonnements tardifs ne sont malheureusement que trop inutiles, mais à part même la fin lamentable d'un grand aviateur, une image plus que toutes les autres donnera ici l'illustration de cette présence mystérieuse et terrible du destin.

Le soir de la Pentecôte, quelques minutes avant l'alarme à bord du *Georges-Philippart*, quatre personnes étaient réunies dans une cabine et fêtaient joyeusement une belle soirée : M. et Mme Lang-Villar, Albert Londres et l'enseigne de vaisseau Callou. En buvant du champagne, ils faisaient des projets, parlaient de la prochaine arrivée à Marseille, prenaient rendez-vous déjà pour quelques autres belles soirées à Paris.

Si quelqu'un leur avait dit à ce moment-là : « Il est écrit que vous mourrez tous les quatre avant d'arriver à Marseille et tous les quatre d'une mort violente et différente », ils auraient certainement ri de cette folle prédiction. Marseille n'était plus qu'à quelques jours de navigation. Le temps était beau, le splendide bateau des Messageries Maritimes portait en lui une sécurité rassurante. Et pourtant le devin aurait eu raison.

Aucun des quatre joyeux compagnons n'arriva à Marseille. Albert Londres mourut noyé, le lieutenant Callou mourut brûlé dans les cabines en flammes, en essayant de sauver d'autres passagers, les Lang-Villar finirent sur les contreforts rocheux de la campagne romaine.

■ ■ ■

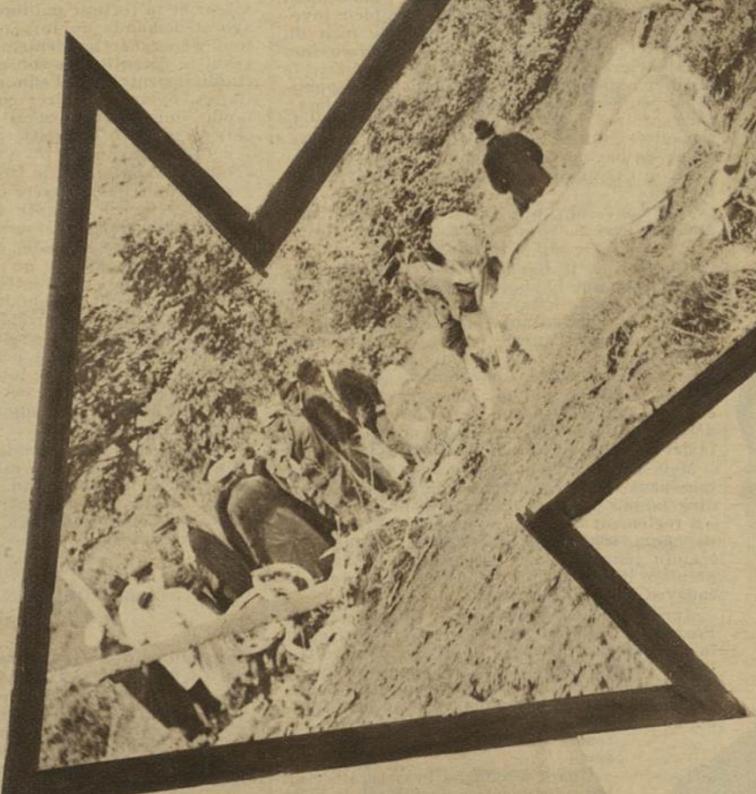
Il est d'autres exemples d'une fatalité aussi cruelle, à la fois aussi illogique dans les raisons profondes de son acharnement, et aussi entêtée dans les moyens de le satisfaire.

Latham fut un des pionniers de l'aviation en France. Il était à la fois, comme tous



Terribles fantaisies du destin... Goulette qui, après tant de raids périlleux transportait le banquier Lang-Villar et sa femme, recueilli par le vapeur japonais *Georges-Philippart* en flammes, s'écrase, en plein vol, sur un rocher de la montagne romaine, masqué par la brume. Tous les quatre, l'aviateur, le pilote et les 2 passagers sont tués. Cette succession de fatalités ne semble-t-elle pas aller contre la justice elle-même ?

Rome fit à Goulette et à Moreau d'émouvantes obsèques.



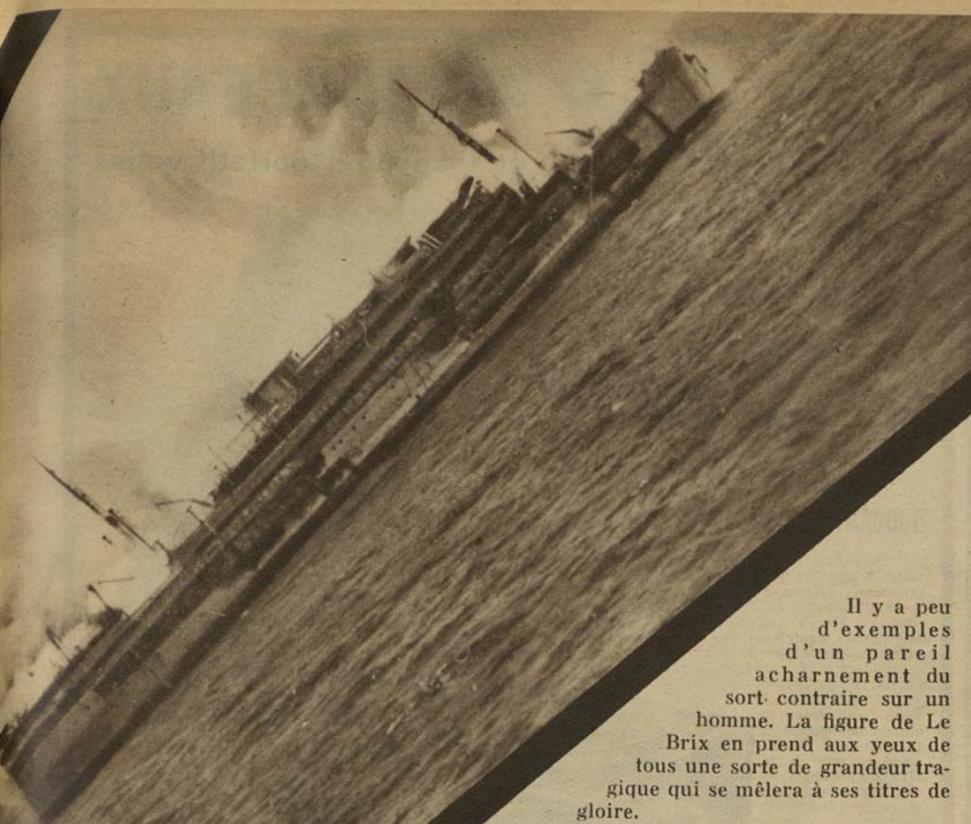
ceux qui furent au début de l'épopée des hommes volants, aussi habile ingénieur et hardi pilote. Après quelques vols retentissants, il fut le premier à songer à traverser la Manche d'un seul vol, ce qui, à l'époque, représentait proprement une folie. Il construisit un appareil spécial et un jour de printemps 1910, il se lança du cap Gris-Nez sur les falaises de Douvres. Après quelques mètres à peine de vol, il eut une panne de moteur et tomba à l'eau. On le repêcha et que son appareil et revenu à Calais, il se hâta d'entreprendre les réparations nécessaires pour recommencer la tentative le jour prochain. Quand il fut prêt, et que les essais furent satisfaisants, il attendit la première matinée de beau temps pour s'envoler de nouveau. Il était sûr du succès. C'est à ce moment, que Blériot qui, lui, se préparait en cachette, amena en grand secret son appareil sur les côtes du Pas-de-Calais et qui, collant un matin sauta par-dessus le détroit réussissant magnifiquement, sous les yeux de Latham stupéfait, le premier exploitant de l'aviation. Latham ne devait pas se consoler de sa défaite. Il participa encore à quelques meetings, puis, un beau jour, abandonna momentanément l'aviation pour voyager. Quelques mois après, on apprit sa mort. Celui qui, à bord des premières carcasses de bois et de toile, avec un moteur insensé de toutes les lois physiques admises jusque-là, s'était élevé au-dessus du sol, était allé se faire tuer par un buffle au cours d'une chasse en Afrique du Sud. Ses compagnons de la première aviation eurent le sort ou la mort qu'ils avaient voulu. Latham, Védrières, Pégoud, Garros, la Ronne de la Roche se tuèrent en plein vol. Les frères Wright, Blériot, Farman, reçurent la récompense sociale de leur courage. Latham seul refusa au seul Latham le droit d'être son nom inscrit dans le martyrologe de l'aviation ou dans le livre d'or de ceux qui continuent à le servir.

s n'ar
urur
hile
s-

r ibs
isieu
Gou
tane
x tre
er Le
me,
Philip
en pu
a mo
la
eur, n
nt t
sem
-m?

opées
ieur
reter
traver
l'épe
Il es
de p
Nez
ues
anne
cha si
is, ne
s ne
tive
quest
t la
l'env
est
rép
son
s et
déb

es
ploir
vails
a en
au
on
ppre
remis
més
adm
sol,
u es
es
ent
ent
ulu.
la
ein
reçu
age.
d'a
loge
eux



Il y a peu d'exemples d'un pareil acharnement du sort contraire sur un homme. La figure de Le Brix en prend aux yeux de tous une sorte de grandeur tragique qui se mêlera à ses titres de gloire.

■ ■ ■

L'histoire nous apporte aussi des exemples fameux de la puissance de la destinée aveugle sur la vie des rois et par conséquent des peuples. Comment pourrait-on, sans émotion, se rappeler le destin troublant des deux fils des deux empereurs des français. Napoléon II devant le berceau de qui vinrent s'incliner vingt rois, vassaux de son père, devait mourir tuberculeux au château de Schœnbrunn.

Vingt-cinq ans plus tard, naissait aux Tuileries un autre fils d'empereur, son cousin, Louis, fils de Napoléon III et son baptême était entouré de presque autant de faste. Puis vint Sedan comme était venu Waterloo, Napoléon III mourut en exil comme était mort Napoléon I^{er}. Le prince Louis, élève-officier dans l'armée anglaise, partit en expédition dans l'Afrique du Sud. Là, attiré dans une embuscade, abandonné ou trahi par ses compagnons, il périt sous les lances des Zoulous.

Plus encore que sur la famille impériale française, le destin semble s'être acharné sur les Habsbourg d'Autriche. L'empereur François-Joseph aura vu, durant toute sa vie, les catastrophes, les drames enlever autour de lui les membres de sa famille et les étapes de son long règne auront toutes été marquées par une tache sanglante. C'est l'archiduchesse Elisabeth qui périt dans un incendie, c'est un archiduc qui s'enfuit de la Cour pour suivre son destin d'aventure. C'est l'archiduc Maximilien qui va se faire fusiller par les insurgés mexicains, sa femme, l'archiduchesse Charlotte, qui meurt folle. C'est l'archiduc Rodolphe qui se suicide à Mayerling avec sa maîtresse Marie Vetsera. Et c'est enfin, en juillet 1914, l'archiduc François-Ferdinand, qui est assassiné avec sa femme, à Serajevo, par un exalté. C'est là que commence la dernière phase du règne sinistre des Habsbourg. Le vieux François-Joseph, accablé par trop de malheurs, a perdu à peu près sa lucidité. Il erre, solitaire, dans le palais de Schœnbrunn qui a déjà vu tant de drames. Les premiers jours de la guerre, quand on lui annonce que les ennemis s'approchent de Vienne, il se croit encore à l'époque de Sadowa, il demande si ce sont les Allemands qui sont en train de battre les Autrichiens. Il mourra en 1917, à peu près inconscient, son agonie peuplée de cauchemars sanglants.

■ ■ ■

Il est des cas plus obscurs, mais aussi typiques, où se montre la fantaisie cruelle du destin.

C'est en 1918, le 11 novembre, à 11 heures du matin. Dans la forêt de Compiègne, les plénipotentiaires allemands viennent de signer la capitulation de l'Allemagne.

Sur le front, les clairons viennent de lancer la sonnerie : « Cessez le feu ». Une heure se passe. Déjà, dans les tranchées, les soldats abandonnant leurs armes, poussent des chansons de victoire et de joie, un agent de liaison anglais part en motocyclette pour apporter un dernier ordre à un poste de commandement. Comme il passe sur une route défoncée par les obus, une balle perdue, tirée de loin, venue de l'arrière-garde de l'armée allemande qui bat en retraite, l'étend raide mort. Cet homme avait fait quatre ans de guerre, il avait été de toutes les attaques, de toutes les batailles. Il n'avait jamais été blessé. Il a fallu l'effroyable aveuglement du destin pour faire de lui le dernier mort de la guerre, tué même par un dernier raffinement de la fatalité, après la guerre.

Marius LARIQUE.



Autre exemple de la fatalité... celui de Latham, qui fut le premier à songer à traverser la Manche d'un seul vol, et se fit tuer par un buffle au cours d'une chasse en Afrique.



Et que penser de la destinée cruelle de Le Brix, sur lequel s'était déjà tant de fois acharnée la malchance, et qui, pris dans la tempête, en Sibérie, se tua avec Mesmin, tandis que Doret (en haut) était sauvé par son parachute.



Les rois n'échappent pas à l'aveugle puissance du destin... Accablé par trop de malheurs, François Joseph mourut, en 1917, à peu près inconscient dans le château de Schœnbrunn, qui avait déjà vu tant de drames.

PETITES CAUSES

L'indicateur

Vous aurions voulu qu'un nombreux public assistât, la semaine dernière, au procès de Leila Gruszow, que jugeait la 9^e chambre de la cour de Paris. Quelle excellente leçon de morale il y eût prise !

La 9^e chambre de la cour siège dans un local isolé, loin de l'itinéraire fréquenté par les amateurs des spectacles de justice.

C'est là qu'échouait l'autre jour Leila Gruszow.

Que fait exactement ce Polonais, venu en France en 1913, expulsé et toujours présent ? Le procès devait renseigner complètement la cour sur le rôle de l'individu. Il avait été condamné en première instance à un mois de prison ferme, comme complice d'un de ses compatriotes, Ladislav Wolkoff, lui aussi condamné à la même peine, mais qui, plus sage, s'était incliné devant le jugement.

Leila Gruszow avait fait appel : il demandait à la cour de lui réserver une indulgence dont les juges du tribunal ne l'avaient pas cru digne. On verra comme il fut entendu par les magistrats de l'échelon supérieur !

Ladislav Wolkoff, se disant fourreur, établi rue Saint-Paul, tenait en réalité une officine où les étrangers, en situation irrégulière, pouvaient s'acheter un état civil : dans l'arrière-

Leila Gruszow avait cru habile de se parer d'un titre que l'étude du dossier révélait à l'évidence : ses pronostics étaient mal fondés. Il est difficile de rendre le mouvement d'indignation, de colère, des cinq magistrats qui composaient la 9^e chambre. A côté du président Laroque — haute figure, d'une remarquable intelligence et si juste — siégeaient, entr'autres, M. Glard, l'ancien juge d'instruction qui connut, il y a quelques années, la popularité dans des affaires sensationnelles, et M. Doreau, magistrat scrupuleux dans la conduite de ses instructions, au siège du ministère



Le président Barnaud.



La 9^e chambre siège dans un local isolé.

« sez-moi vous dire que vous êtes un sale individu, un agent provocateur : ça pue ! » (sic). C'est vous qui avez poussé Wolkoff à prendre les faux passeports et vous avez ensuite été pincé comme complice. Qu'avez-vous à répondre à ces constatations évidentes ?... »

Cette fois, Leila Gruszow comprit et se tut.

Son défenseur, M^r Picard, sentit l'atmosphère de la cour, dégoûtée. Il commença par cette déclaration de principe :

« Je réprovoque entièrement ce procédé qu'emploie la police d'utiliser des repris de justice pour faciliter ses recherches, mais si elle n'avait pas d'indicateurs, la plupart des délits ne seraient pas découverts. »

Le président Laroque interrompit brutalement :

« Des indicateurs, peut-être, mais pas d'agents provocateurs ! »

La cour délibéra sur le siège et confirma la peine d'emprisonnement ferme.

Pendant les débats, elle avait marqué son sentiment, elle n'avait pu s'en empêcher : qu'il y ait des indicateurs, c'est paraît-il, une triste nécessité, mais des provocateurs, comme cela s'est vu dans tant d'affaires de stupéfiants, c'est une ignominie : l'indignation des magistrats de la cour de Paris devait être notée et retenue.

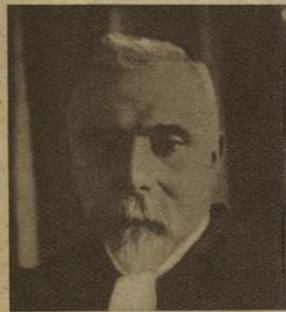
public, M. l'avocat général Guénot, adversaire toujours loyal de la défense : tous furent littéralement révoltés.

Leila Gruszow ne comprit pas tout de suite la gaffe qu'il venait de commettre.

« C'est-à-dire, mon président, que, quoique expulsé, je suis autorisé, par un suris renouvelé annuellement, à rester à Paris... »

Nouvelle exclamation du président Laroque :

« ...Que vous n'exécutez pas les peines ou les décisions administratives, cela ne nous regarde pas ; nous sommes ici pour juger. Mais lais-



M. Glard, l'ancien juge d'instruction.

boutique du prétendu fourreur, un attirail, qui ne laissait aucun doute sur sa véritable activité, avait été découvert ; sous un matelas, quantité de billets en dollars, marks et pesetas qui étaient sans doute le prix de son trafic.

Wolkoff était l'ami de Gruszow et Gruszow lui avait apporté un paquet de faux passeports, destinés à satisfaire aux demandes d'une clientèle toujours en quête de ces documents précieux.

Le président de la cour, M. Gustave Laroque, montra tout de suite ce qu'il pensait de l'individu qui comparait devant lui. « ...Vous avez osé faire appel !... »

La phrase n'était pas très encourageante.

« ...C'est-à-dire, mon président, que je suis indicateur de police ! »



Wolkoff se disait fourreur, établi rue Saint-Paul, et tenait en réalité une officine de faux papiers.

Le secret du clochard

Un romancier contemporain a parlé des épaves, qui se rencontrent dans les grandes villes, à l'heure où tout est dans l'ombre : c'est un drame de l'ombre et de la nuit que vient de juger la cour d'assises, un drame misérable qui conserve encore tout son mystère.

Le 2 février dernier, d'un débit de la rue de l'Hôtel-Colbert, sort un couple de clochards ivres ; un homme et une femme, encore jeunes ; ils se dirigent vers la place Maubert, s'approchent de la Seine, s'arrêtent, se disputent. Et tout à coup, quelque chose qui tombe dans l'eau, un cri déchirant : la femme appelle au secours. Elle se débat dans l'eau noire, un dernier mouvement désespéré : on la repêche, morte, près du pont St-Michel.

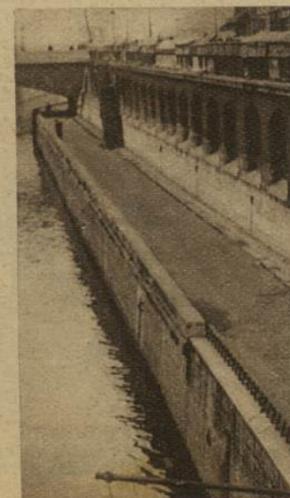
Sur la berge, un homme pleure : c'est André Thibault, le compagnon de la morte, l'ivrogne dégrisé brusquement.

On l'interroge : « C'est toi qui vient de la jeter à l'eau ? »

Il affirme qu'il n'est pour rien dans ce malheur, que la femme est tombée accidentellement du parapet.

Cependant, un témoin affirme avoir vu Thibault précipiter la femme — une rempailleuse de chaises, Augustine François, dite Titine — dans le fleuve. Dès lors, tout le procès repose sur un témoin, sur le témoin.

Le casier judiciaire d'André



Thibault est une fâcheuse référence : seize délits y sont marqués et il n'a que trente-deux ans ; cela fait presque une moyenne.

Comment explique-t-il le « malheur » ?

« On est descendu sur la berge par l'escalier. J'ai entendu « floc », elle était dans la Seine »

Explication sommaire, qui se justifierait par l'état d'ivresse du clochard, mais le témoin Tabourel, un passant, accable Thibault.

« Je l'ai vu pousser la femme qui s'était assise sur le parapet. »

« En êtes-vous absolument sûr ? interroge le président Barnaud. Si vous avez le moindre doute, rétractez-vous ; je serai le premier à vous en féliciter. »

Le témoin Tabourel, malgré les adjurations du président, reste aussi affirmatif. André Thibault doit être passablement inquiet : sur le témoignage capital, c'est son sort même qui se joue.

Les jurés, ébranlés par la très remarquable plaidoirie de M^r Jean Lemaire, acquittent le clochard : c'est l'avantage — ou l'inconvénient — du talent.

J. M.

Incredible 40 MORCEAUX
Fr. 475
payables

Fr. 39. »
par mois

8 JOURS A L'ESSAI - 1^{er} versement 1 mois après la livraison

L'appareil portatif à aiguilles Réve-Idéal, d'une sonorité parfaite, dimens. : 40x31x16 cm., est d'une présentation irréprochable, recouvert simili-cuir brun. Le moteur est absolument silencieux. Il est garanti 5 ans. L'appareil seul : fr. 276. » ; payables fr. 23. » par mois. Nous fournissons également une série de 40 morceaux à aiguilles choisis parmi ceux qui nous sont le plus demandés : fr. 200. » payables fr. 16. » par mois (fr. 24. » 1^{er} vers.). Nous recommandons notre combinaison de 1 appareil et 20 disques au prix de fr. 475. » payables fr. 39. » par mois (fr. 46. » 1^{er} versement).

Nous fournissons tous les appareils et disques « Pathé » et « Idéal ».

Demandez notre catalogue N° 46.



8 JOURS A L'ESSAI

BULLETIN DE COMMANDE D. 7

Je prie la Maison GIRARD & BOITTE, S. A., 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer un phonographe portatif Réve-Idéal, à aiguilles, ainsi qu'une série de 20 disques (40 morceaux) (payer ce qui ne convient pas), au prix de fr., que je paierai fr. par mois, pendant 12 mois, à votre compte de chèques postaux Paris 979.

Nom et prénoms Domicile
Profession ou qualité Gare
Département Fait à le 193...

(Signature) :

Girard & Boitte
112, rue Réaumur, PARIS (2^e)

100 PAR MOIS
PENDANT 12 MOIS
le 1^{er} versement un mois après la livraison

- 2 DRAPS toile retors blanc d'Armentières, sans couture 200 x 300.
- 4 DRAPS toile retors d'Armentières, ourlets jours, sans couture 325 x 220.
- 2 DRAPS très belle toile Nord, 1/2 bl. Jours échelle, sans couture 325 x 220.
- 6 TAIES OREILLER shirting renforcé, article d'usage, ourlets jours, 60 x 60.
- 6 SERVIETTES TOILETTE beau tissu éponge couleur, 50 x 90.
- 6 SERVIETTES nid d'abeilles, litteux blancs ou rouges, 60 x 90.
- 6 MAINS TOILETTE tissu éponge, bord Jacquard couleur, 60 x 90.
- 6 ESSUIE-MAINS toile Nord, art. solide, 75 x 80.
- 6 ESSUIE-VERRES toile Baillet, litteux rouges, 75 x 80.
- 10 MÈTRES (une coupe de), shirting renforcé, pour lingerie.
- 6 SERVIETTES TABLE beau tissu damassé blanc
- 1 NAPPE 150 x 160 formant service 6 couverts.
- 6 SERVIETTES TABLE damassé couleur, garanti grand teint, nuances or, bleu, saumon, rouge, au choix.
- 1 NAPPE assortie, teintes précitées, 140 x 140, formant service 6 couverts.
- 12 MOUCHOIRS batiste ourlets jours, dames.
- 12 MOUCHOIRS blanc, article de Cholet, hommes.
- 1 MAGNIFIQUE COUVERTURE Jacquard, pastel imp., dessins col. modernes, lit 2 personnes.
- 1 SUPERBE PRIME à choisir à la commande est offerte en fin de paiement, aux clients ayant réglé leurs 12 traites régulièrement.

Envoi franco port et emballage dans toute la FRANCE.

Au comptant contre remboursement 975 fr.

Tout trousseau ne convenant pas est repris dans les quatre jours qui suivent la livraison.

Adressez commandes, avec nom, adresse et profession très lisibles, aux

TROUSSEAUX DE FRANCE

SERVICE DE

11, RUE DORIAN - PARIS XII^e



HAUTLESMAINS!

Etui à cigarettes forme browning

s'ouvre en pressant la gâchette

1. 10 frs ; les 4. 35 frs

Envoi contre remboursement

NIVELON, P. R. Bureau 50, Paris

DE JOLIS SEINS



En peu de temps le TRAITEMENT SYBO développera ou raffermira vos seins. A la fois interne et externe, c'est un traitement complet qui, excellent pour la santé, donne entière satisfaction. Il est facile à suivre partout et à l'insu de tous. Efficacité gar. Demandez la brochure gratuite env. discrètement. Lab. D. SYBO, 32, rue Saint-Lazare, Paris-9^e.

VOUS MAIGRIREZ

sûrement, sans danger, par simples frictions avec composé à base de plantes avec lequel j'ai perdu 6 livres et 6 cm. en 6 jours. (Usage externe recommandé par corps médical) faisant maigrir visage, partie du corps ou corps entier. Ai fait voir faire connaître ma recette. Mme E. des ALBRETS, 5, rue Mondétour, Paris.

ETES-VOUS NE SOUS UNE MAUVAISE ETOILE

Une étude de votre avenir vous est offerte gratuitement.

Le professeur OX offre de vous venir en aide et de vous révéler les PLUS INTIMES SECRETS DE VOTRE VIE. Le Prof. OX, qui est le plus sérieux des astrologues de notre siècle, vous guidera dans la vie comme il le fait pour des personnalités connues, dont vous pouvez envier la fortune et le bonheur. UN SIMPLE CONSEIL DU PROF. OX VOUS AIDERA A VOUS FAIRE AIMER PAR L'ETRE QUI VOUS EST CHER. Ses révélations sur votre vie et celle des personnes qui vous entourent seront troublantes ; la précision de ses calculs, depuis la date de votre naissance jusqu'à ce jour, lui permet de vous dire ce que VOUS FAITES AUJOURD'HUI ET CE QUE VOUS FEREZ DEMAIN. Cette étude précise vous sera envoyée gratuitement par le Prof. OX lui-même. Ecrivez-lui tout de suite vos nom, prénoms, date de naissance et adresse ; joignez, si vous le voulez, 2 francs en timbres-poste pour les frais de rédaction. Prof. OX (Service 257 E) 1, avenue Pilaudo, Asnières (Seine).



D'HUI ET CE QUE VOUS FEREZ DEMAIN. Cette étude précise vous sera envoyée gratuitement par le Prof. OX lui-même. Ecrivez-lui tout de suite vos nom, prénoms, date de naissance et adresse ; joignez, si vous le voulez, 2 francs en timbres-poste pour les frais de rédaction. Prof. OX (Service 257 E) 1, avenue Pilaudo, Asnières (Seine).

ACHETEZ TOUT A CREDIT A "L'INTERMEDIAIRE"

Maison fondée en 1894 ne vendant que des premières marques sans majoration.

Catalogue franco - 17, Rue Monsigny, 17 - PARIS

Qui ne connaît Mrs Keith Miller championne des airs et le compagnon de ses raids le capitaine Lancaster ?



LA MORT DE L'ÉQUIPAGE



Elle battit, en octobre 1930 le raid féminin New-York-Los Angeles et retour.

L'aviateur journaliste Clarke devait aider l'aviatrice à rédiger ses mémoires.

New-York (de notre correspondant particulier).

Il crut d'abord à un suicide lorsque courut la nouvelle que Hedan Clarke, aviateur et journaliste, venait d'être découvert gisant, la tête renversée sur son oreiller. Le sang coulait à flot de sa tempe trouée. Il râlait...

Clarke avait, en effet, laissé deux billets, dont l'un était adressé à sa fiancée, l'autre à son rival. A tous deux, il annonçait que des embarras d'argent l'avaient décidé à en finir. Les billets avaient été en partie tapés à la machine. L'autre partie griffonnée au crayon.

L'inspecteur Rowland, de la police de Floride, chargé de l'enquête, n'eut pas de peine pourtant à discerner ce qu'il y avait de troublant dans la fin pathétique de l'aviateur.

Qui ne connaissait, en effet, la vie aventureuse et sentimentale de celle qui devait s'unir à Clarke, Mrs Keith-Miller, jeune championne des airs dont le capitaine Lancaster avait, pendant plusieurs années, partagé les triomphes ?

Ensemble, ils avaient accompli, en 1917, l'extraordinaire raid Londres-Australie qui avait tenu en haleine l'Angleterre tout entière.

C'est de ce raid qu'était née la célébrité de la jeune et jolie aviatrice.

Au cours de cette randonnée en plein

ciel, un tendre penchant avait incliné le cœur de Lancaster vers sa partenaire dont il admirait le courage, l'endurance et la loyauté.

Pendant quatre mois, le monde enregistra leurs exploits. Pendant quatre mois, Jessie Keith-Miller et Lancaster avaient affronté les éléments, couru mille dangers, essuyé plusieurs accidents graves.

Lorsque le but fut atteint, l'un et l'autre comprirent qu'ils formaient un « équipage » hors ligne, indispensable l'un à l'autre. Il avait semblé pourtant que le lien sentimental n'existait pas encore, puisque l'aviatrice épousa un journaliste australien.

Mais, au bout d'un an, elle demanda et obtint le divorce — « divorce de convenance », comme elle disait elle-même — qui lui permettait de poursuivre librement sa carrière.

On la vit alors se rendre en Amérique où, en octobre 1930, elle battit le record féminin New-York-Los Angeles et retour. Un mois plus tard, elle tenta seule le raid Havane-Miami, mais s'égarait en route. On la considéra pendant plusieurs jours comme disparue. Des centaines d'avions, de bateaux, de canots automobiles partirent à sa recherche. Elle avait échoué dans les îles Bahama, et une barque indigène la ramena à Massau.

Le capitaine Lancaster vint la rejoindre à Miami et la rumeur courut qu'ils étaient fiancés.

Puis, la crise économique survenant, projets sportifs et matrimoniaux furent remis d'un commun accord. Il fallait songer à se procurer des moyens d'existence.

Mrs Keith-Miller songea à rédiger ses souvenirs d'aviatrice — roman vécu sensationnel, facilement monnayable, et c'est alors qu'elle convoqua pour l'aider dans sa tâche un jeune et séduisant Américain, l'aviateur-journaliste Hedan Clarke...

Lancaster, de son côté, partit pour le Mexique où il se proposait de monter une affaire d'aviation, laissant sa partenaire en tête-à-tête avec le journalisme.

Et, au bout de quelque temps, il reçut deux lettres, l'une était signée par Clarke, l'autre « Chubby », petit nom de l'aviatrice :

Toutes deux contenaient le même message.

« Chubby » et Clarke s'aimaient, ils avaient décidé de se marier immédiatement.

Beau joueur, Lancaster répondit par un télégramme de félicitations. « Je ne voudrais pas être un trouble-fête, ajoutait-il, et je vous demande seulement de remettre le mariage d'un jour, de telle sorte que je puisse y assister. » Et quittant aussitôt le Mexique, en avion, il piqua sur Miami.

Lorsqu'il descendit de son appareil, rien ne semblait avoir modifié sa bonne humeur. La journée s'écoula gaiement. Après dîner, les deux hommes — les deux hôtes à titre différent de la femme qu'ils aimaient — se retirèrent dans la véranda vitrée, où leurs lits étaient dressés.

Après avoir pris congé d'eux, Mrs Keith-Miller les entendit encore quelque temps s'entretenir amicalement. Puis tout fut plongé dans le silence.

Dans la nuit, Lancaster vint appeler l'aviatrice. Clarke, la tête ensanglantée, gisait sur le sol.

L'inspecteur Rowland examina le crayon taché de sang qui avait servi à tracer les mots trouvés sur les billets laissés par Clarke. Il appartenait à Lancaster. Le revolver aussi. En outre, Clarke portait à la tête et aux épaules les traces d'une lutte.

Pourtant, les faits et les témoignages offraient tant de contradictions qu'on dut, après l'avoir arrêté, remettre Lancaster en liberté.

Entre temps, on avait saisi le journal où l'aviateur avait écrit la douloureuse confession de l'amant qui se sent trahi.

« Mars 31. Nogales Arizona... Pas de nouvelles de Chubby, écrivait Lancaster, le petit démon, je suis malade d'inquiétude.

7 avril. Elle a besoin d'argent, et je n'en ai pas !... Enfer !... Je l'adore, je voulais la rendre heureuse. Chubby, mon ange ! avant peu je te verrai, je te tiendrai dans mes bras.

10 avril. Je me suis éveillé plein d'appréhensions, je souffre comme un damné. Ai téléphoné à Chubby... elle n'a pas facilité les choses... J'irai à Miami, coûte que coûte, pour me rendre compte par moi-même. Chubby, je l'aime !...

... Cependant, l'enquête se poursuivait. Les experts découvrirent dans ces billets laissés par Clarke plus d'un indice troublant. La signature était truquée. De plus, il y avait des fautes d'orthographe qu'on ne retrouvait pas dans les nombreux manuscrits dus à la main du jeune journaliste.

Enfin, dans les passages tapés à la machine, les experts furent frappés par l'absence d'espaces blancs, — faute courante chez les débutants. Or Clarke écrivait à la machine comme un professionnel.

Incité à faire une démonstration, Lancaster commit les mêmes fautes : les espaces blancs manquaient presque partout.

Pris d'une violente émotion, il avoua, puis se rétracta.

Arrêté une seconde fois, Lancaster est inculpé d'assassinat avec préméditation. Il est également inculpé de contrebande sur la frontière américaine.

Mais Mrs Keith-Miller, la partenaire de Lancaster, n'oublie pas le compagnon de son raid triomphal, l'« Equipage » auquel elle doit son plus bel exploit.

Courageuse, loyale, elle a étouffé sa douleur d'amante pour ne plus penser qu'au camarade. Le témoignage qu'elle a apporté à l'instruction réfute énergiquement la culpabilité de son « flying partner ».

Mais son dévouement n'a arraché à Lancaster que cette phrase amère :

— A quoi cela me servira-t-il à présent ?

Roy PINKER.

Beau joueur, Lancaster quitta le Mexique en avion et piqua sur Miami, où devait s'unir à son rival, celle qu'il aimait.



Eclaircira-t-on jamais les circonstances de la mort du banquier Løwenstein tombé de son avion...

LORSQUE, chaque matin, en dégustant son petit déjeuner, l'homme ouvre son journal, il lit souvent de tragiques histoires. Chagrins d'amour, drames d'argent, lassitude ou peur de vivre, des êtres humains volontairement ont quitté la vie. Un entrefilet de cinq lignes, une rubrique en caractères minuscules annoncent ces départs.

Des clochards déambulant le long de la Seine, ont aperçu dans la blême clarté de l'aube, un cadavre crevant la surface plate de l'eau. Il remontait des profondeurs du fleuve, la bouche entr'ouverte, les mains crispées, les vêtements collés au corps. Une gaffe accroche la tragique épave, la traîne sur le pavé du bas-port. Les curieux font cercle, en silence, autour de ce corps misérable et sentent confusément le tragique de cette aventure qui a trouvé là son dénouement.

— C'est un suicide !

Les moyens sont multiples pour quitter la vie et sur la liste dramatique de ceux qui ont mis fin à leurs jours, s'alignent aussi les noms de ceux dont le poison a lentement engourdi les corps, ceux dont le sinistre sifflement du gaz a bercé leur dernier sommeil, et de ceux dont le revolver a fait jaillir sur les draps et sur les murs une floraison d'étoiles sanglantes.

D'un œil distrait, le lecteur parcourt les lignes funèbres. Mais parfois, son attention est accrochée par un détail pittoresque, par le côté mystérieux ou tragique d'une mort volontaire.

Le suicide récent du roi des allumettes, le suédois Kreuger, a soulevé l'opinion publique. On ne pouvait croire dans le monde, à l'effondrement aussi subit d'une carrière si légendaire et si populaire. Quand arrivèrent les nouvelles annonçant les faux bilans des diverses sociétés contrôlées par Kreuger, une légende commença à se former : Kreuger n'était pas mort. Il s'était enfui dans une île éloignée — l'île de Sumatra, disait-on — en emportant ce qui restait de sa fortune. Le corps que l'on avait vu n'aurait été qu'un mannequin de cire et la cérémonie incinérateur n'aurait eu lieu que pour empêcher tout contrôle de s'exercer par la suite. Qu'y a-t-il de vrai dans cette rocambolesque histoire ?

Eclaircira-t-on jamais les faits qui ont entouré la mort du financier belge Løwenstein, tombé de son avion, alors qu'il survolait la Manche ? Et voici que cette affaire subit un rebondissement par suite du suicide de son domestique, Fred Baxter.

Le 22 avril dernier, le concierge d'un immeuble luxueux d'un élégant quartier de Paris, eut quelque inquiétude. Depuis la veille, elle n'avait pas vu Fred Baxter, qui se trouvait maintenant au service du fils du banquier, Robert Løwenstein. Celui-ci devait revenir de Bruxelles, le soir même.

Elle monta l'escalier et frappa quelques coups discrets à la porte de l'appartement, sans résultat. Elle essaya d'entrer par la porte de service, mais sa tentative fut vaine. Elle se rendit alors au commissariat de son quartier et fit part de ses inquiétudes au commissaire du quartier qui lui conseilla d'attendre le retour de M. Løwenstein.

Lorsque l'avion du jeune baron atterrit à l'aérodrome du Bourget, le jeune homme se trouva fort étonné de n'y point voir son fidèle valet. Son étonnement se changea en crainte, lorsque la concierge lui fit part de ses appréhensions. Il monta rapidement l'escalier.

Au lustre du salon, pendait le cadavre de Fred Baxter.

On chuchota bien des choses, à propos de ce suicide : d'aucuns laissèrent entendre notamment qu'il savait seul la vérité sur la mort de son maître, et qu'il aurait été en possession de certains papiers susceptibles de faire la lumière sur cette étrange affaire.

Mais alors, s'agirait-il d'un suicide ?

La famille du financier belge a démenti tous ces bruits. Néanmoins, une atmosphère de mystère, voire même de crime, continue

SUICIDES

Comme celle de Løwenstein, la mort de Philippe Daudet (à droite), reste encore enveloppée d'une atmosphère de mystère.

à flotter autour de ces deux morts qui se sont ajoutées à la liste des morts — comme celle de Philippe Daudet par exemple — dont on ne saura jamais les véritables circonstances.

■ ■ ■

Certains mettent une certaine vanité à quitter la vie sur une pirouette ou sur un trait d'originalité.

Les vieux Parisiens se souviennent sans doute du suicide de cette ancienne danseuse de music-hall qui eut son heure de célébrité.

Devenue vieille et tuberculeuse, elle ne pouvait plus trouver d'engagement. Et surtout souffrait-elle d'être privée désormais des murmures flatteurs d'une cour d'admirateurs passionnés, des applaudissements de la foule et des éloges de la presse.

Personne ne se souvenait plus de son nom. C'est pourquoi, lasse de terminer une vie sans gloire et sans ressources, elle décida d'attirer une dernière fois l'attention du public sur elle, de ce public dont les ovations et les enthousiasmes lui manquaient maintenant. Elle se rendit un soir au « Jardin des Plantes » et, trompant la vigilance des gardiens, réussit à s'introduire dans la cage des ours. Montant sur la grille pour échapper à l'étreinte des bêtes, elle se dévêtit entièrement, puis dans le simple costume de sa nudité qui, au théâtre, lui avait attiré tant de succès, elle exécuta une dernière danse. Danse tragique, danse macabre, que celle de ce corps vieilli, tournoyant parmi les fauves, agacés. Soudain, l'une des bêtes se dressa soudain et serra la femme entre ses pattes énormes. Il y eut un hoquet sourd, un bruit d'os broyés.

Et lorsque les gardiens, que les cris d'épouvante des témoins avaient attirés, se précipitèrent dans la cage, les ours avaient déjà commencé à ronger le cadavre.

Il y a quelques mois, à Madrid, un désespéré quittait la vie d'une manière analogue. Le public, qui visitait le Jardin Zoologique de Madrid, vit soudain un homme pénétrer dans la cage aux lions, se jeter sur les fauves et les frapper à coups de canne et à coups de pieds.

— Voyez, Messieurs et Mesdames, hurlait le fou, comment un homme, las de la vie, peut s'en débarrasser d'une originale manière. Pourquoi cacher au fond d'une chambre cette scène de haute comédie qu'est la mort d'un homme.

L'humanité a besoin de spectacle. L'homme n'est qu'un cabotin. Voyez et applaudissez !

Et, derechef, il se mit à rouer de coups les lions. Mais, ceux-ci, loin de se jeter sur l'imprudent, se retirèrent en grognant dans le fond de la cage.

Les assistants, les nerfs tordus par l'angoisse, suppliait l'homme de cesser ce jeu dangereux. Des femmes s'étaient évanouies, des enfants pleuraient. Quelques-uns étaient allés chercher des gardiens.

Lorsque le fou vit que les fauves ne voulaient pas de lui, il se trouva réduit à un suicide plus banal. Tirant un revolver de sa poche, il se fit sauter la cervelle.

Au bruit de la détonation, les lions se jetèrent sur le cadavre et en quelques minutes le déchiquèrent entièrement.

■ ■ ■

Il est peu probable que la manière choisie par l'anglais Hugh Ferron fasse école. Elle demande trop de temps et d'argent.

Las de la vie, le millionnaire Hugh Ferron décida d'en finir avec elle. Mais comme il avait au fond de lui-même une forte dose de puritanisme, et qu'il estimait que le suicide est un acte défendu par les lois reli-



gieuses, il décida de rechercher la mort sans la provoquer.

Depuis quelques mois, de nombreux accidents de chemin de fer avaient ému l'opinion. Hugh Ferron pensa qu'une catastrophe de ce genre était une occasion favorable pour quitter cette vallée de larmes. Il se mit donc à voyager.

Il parcourut alors toutes les lignes ferrées de l'Angleterre. Il connut par cœur les indicateurs de chemin de fer. On le vit voyager sur les grandes lignes où les rapides font des vitesses folles et sur les lignes d'intérêt secondaire ou des « tortillards » vont, cahotant, sur des voies accidentées. Cela dura quatre ans.

Il jugea alors que cette méthode n'était pas la bonne. Ayant étudié, durant les heures de loisirs, qu'il passait dans son compartiment de 1^{re} classe, à attendre la mort, la statistique des accidents de chemins de fer, il acquit la conviction qu'en faisant quotidiennement le même trajet, il finirait bien par trouver ce qu'il cherchait.

Durant quatre nouvelles années, on le vit s'embarquer le matin à la même gare et y revenir chaque soir. En vain. Le train roulait sans incident et cette manière de rechercher un suicide original commençait à devenir monotone.

Un jour, ayant oublié de se réveiller à temps, Hugh Ferron manqua son train quotidien.

— Il suffit que je ne sois pas dans ce train pour qu'il y ait une catastrophe, pensa-t-il inquiet.

Il sauta dans un taxi et donna l'ordre au chauffeur de rattraper le convoi.

L'automobile se lança à la poursuite du train. Il avait plu durant la nuit, le bitume de la route était gras. A un tournant, l'auto dérapa, fit un tête à queue et, dans un bruit de ferraille, alla s'écraser contre un arbre.

Enfin, le millionnaire neurasthénique et la mort s'étaient-ils rencontrés. En mourant, Hugh Ferron dut penser, sans doute, qu'il aurait mieux valu pour lui de choisir l'automobile plutôt que le chemin de fer comme moyen de suicide.

Un autre suicide original est celui du multimillionnaire germano-américain Schraffner, de Pittsburg, qui voulut mourir en jouissant une dernière fois de la vie. Il avait, grâce à l'immense fortune dont il était détenteur, goûté à tous les plaisirs de l'existence. Blasé sur l'avenir, sur le bonheur possible, Schraffner, un soir d'ivresse, prit la décision d'en finir avec une vie qui ne pouvait plus lui apporter de nouveauté, ni d'imprévu.

Il fit aussitôt confectionner dans une de ses usines une immense cuve d'argent et ordonna qu'on la remplît de champagne. Une dernière fois, il organisa un grand banquet, y convia sa famille et ses amis. tard, dans la nuit, les convives se retirèrent. Alors, le désespéré gagna la salle où s'élevait la cuve, écrivit une lettre d'adieu à sa femme. Il tourna le bouton d'un appareil de T. S. F. Une marche funèbre éclata dans le calme de la nuit. S'étant dévêtu, il pénétra dans la cuve et, lentement, se noya dans le flot de champagne.

■ ■ ■

Les désespérés choisissent, la plupart du temps, une mort rapide, où les souffrances morales et physiques sont réduites à la plus brève durée. Aussi, quel courage surhumain fallut-il au bourgmestre de Cork, en Irlande, pour mourir. Voulant protester contre son emprisonnement et contre le traitement infligé à sa petite patrie par l'Angleterre, il décida de mourir de faim. On essaya de le nourrir de force, à l'aide de sonde, mais au bout de cent trente-trois jours de lutte achar-

née, on renonça à ce traitement barbare, et le maire de Cork, épuisé par ce jeûne, rendit le dernier soupir.

Sa mort n'est comparable qu'avec celle de l'Allemand Erich Kunz, d'Ingolstadt. Condamné, pendant la guerre, pour une faute de discipline, il fut enfermé dans une forteresse.

— Je suis innocent, affirmait-il avec beaucoup d'énergie. Je fais appel et je demande que l'on fasse un supplément d'enquête.

Vainement, protesta-t-il, qu'il avait été injustement puni. Un matin, on découvrit le prisonnier, mort dans sa cellule. Les médecins constatèrent, à l'autopsie, qu'il avait succombé à une embolie, ce qui parut assez étrange, le jeune homme présentant une forte constitution. Mais, quand on examina les papiers du mort, on découvrit cette inscription :

« Je vais mourir. Je n'ai ni armes, ni poison. Je retiendrai mon souffle jusqu'à ce que mort s'ensuive ! »

Quel effort de volonté avait-il fallu au soldat Kunz pour s'empêcher de respirer jusqu'à ce que son cœur cessât de battre.

Il fallut aussi que son désespoir d'amour fut bien fort pour que la petite Inge Krypton fit choix d'une mort aussi atroce.

La jeune fille était domestique chez un apiculteur. Fiancée à un jeune paysan du voisinage, elle vit ses fiançailles brusquement rompues. Folle de douleur, elle profita de ce que son patron se trouvait absent, se rendit au jardin.

Le soleil luisait joyeusement et les ruches alignaient contre le mur leurs petites huttes de paille jaune. Inge Krypton se dévêtit entièrement et, s'armant d'un bâton, elle renversa les ruches et saccagea les essaims.

Les abeilles, excitées, se précipitèrent sur elle, la criblant de coups d'aiguillons. Sous l'atroce douleur des piqûres de cette armée de bestioles, la jeune fille roula sur le sol, en hurlant.

Quelques heures plus tard, son patron découvrit son corps horriblement boursoufflé. Le visage était méconnaissable. Malgré les soins prodigués par les meilleurs médecins de la ville, Inge Krypton mourut dans la nuit.

■ ■ ■

Le suicide de M. Hulbert, ancien exécutif des hautes œuvres de New-York, laisse supposer un épouvantable drame du remords.

Il y avait cinq mois environ que le bourreau avait été mis à la retraite. Il avait 140 exécutions à son actif. On le vit tomber peu à peu dans une sombre mélancolie. Il refusait de voir personne, fermait sa porte aux journalistes venus pour l'interviewer et avait fini même par refuser les services de l'unique femme de ménage qui entretenait sa maison.

— Il a peur d'une vengeance des gangsters, disait-on dans le voisinage.

Hulbert avait, en effet, exécuté plusieurs criminels de marque et avait reçu des lettres de menaces.

Comme on ne l'avait pas aperçu depuis plusieurs jours, la police força, un matin, la porte du retraité. Une atroce vision s'offrit aux yeux des policiers. Sur une étrange chaise électrique, gisait le cadavre convulsé de l'ancien bourreau.

Ne pouvant résister aux remords qui venaient troubler ses nuits, ne pouvant chasser de sa mémoire les images tragiques de ceux qu'il avait exécutés, le bourreau avait mis fin à ses jours en choisissant l'électrocution.

Ce récit me fait souvenir de l'étrange mise en scène dont le préfet de police de la ville de Seymour, dans l'état de Connecticut, avait entouré son suicide.

Le 15 mai 1931, on découvrait dans son cabinet, à la Préfecture de police, Raymond E. Gilyard, la tempe trouée d'une balle de revolver. Depuis plusieurs mois, le Préfet se plaignait à ses amis de recevoir des lettres

Autour des obsèques du roi des allumettes, une légende commença à se former : Kreuger n'était pas mort.



Cinq lignes perdues dans un journal signalent les tragiques départs de ceux qui volontairement décident de quitter la vie.

de menaces de la part de nègres dont il avait fait condamner les parents.

Le matin de sa mort, le Central téléphonique de Seymour avait été mis en émoi par des appels angoissés. Dans l'appareil, une voix mourante suppliait :

— Venez vite ! Au secours ! Des nègres viennent de me tuer à coups de fusil !

On arrêta huit noirs qui pouvaient, d'après les déclarations du Préfet, pouvoir être coupables du meurtre. Il s'en fallut de peu que la foule ne les lynchât.

Les huit nègres protestèrent de leur innocence.

— Jamais, dirent-ils, nous n'avons envoyé de lettre de menace à M. Raymond E. Gilyard.

Cependant, le médecin légiste, M. Scarborough, faisait l'autopsie du cadavre et examinait les lieux du crime. Le même soir, il fournit son rapport. Ce fut dans le monde de la police, une surprise sensationnelle.

— Il s'agit d'un suicide, disait le rapport. Le préfet de police avait préparé tout un plan pour faire croire à un crime. Ce plan si minutieux qu'il fut, avait cependant un défaut. On se souvient que le matin de sa mort, Gilyard avait fait un appel au secours au Central.

Le médecin prouva que le Préfet avait téléphoné avant d'être blessé. Il n'y avait aucune trace de sang autour du bureau, comme il y aurait dû en avoir et, d'autre part, l'unique balle reçue par la victime, avait été mortelle.

On dut relâcher les huit nègres que le Préfet de police voulait sacrifier sur sa tombe.

Combien d'autres morts bizarres ont ému l'opinion publique. Les unes ont été éclaircies. D'autres resteront mystérieuses à jamais. Il en est même dont on ne cherchera jamais à savoir les causes ni les circonstances, car les secrets de certains suicides sont tels qu'ils pourraient parfois déclencher des catastrophes.

Dans le musée national hongrois, on conserve une lettre du comte Ladislas Teleki qui fut, au temps de Kossuth, un des chefs de la révolte hongroise contre les Habsbourg. Lorsque la révolte fut domptée, Teleki fut arrêté et condamné à mort. Il fut grâcié par François-Joseph, qui lui laissa la vie sauve, à la condition de ne plus jamais se mêler de politique.

Malgré la promesse faite au monarque, Teleki se laissa entraîner dans des associations anti-gouvernementales. Il fut même élu député.

Un jour, un fonctionnaire de la Cour se présenta chez le comte Teleki. Quelques heures après cette visite, celui-ci se suicidait. On découvrit sur son bureau, une lettre cachetée. Cette missive renferma le secret de sa mort. Elle fut donnée au Musée national de Budapest, sans être jamais ouverte. On la conserve aujourd'hui encore intacte. Et pourtant, elle contient sans doute, d'intéressantes révélations.

F. DUPIN.



Ivarg Kreuger (à gauche), choisit une mort rapide. Mais quel courage ne fallut-il au lord maire de Cork (à gauche) pour se laisser mourir de faim.

AGES

POUR LES POLONAIS SANGLANTS

Amiens (de notre correspondant particulier).

Polonais ! c'est encore un Polonais !

Depuis quelque temps, il ne se passe pas de jour que la chronique des faits-divers n'enregistre un drame dont les héros ne soient de ces ouvriers polonais qui constituent dans nos départements du Nord une véritable colonie.

Ils sont venus, on le sait, à la suite d'accords entre les groupements de Paris et de Varsovie, pour suppléer à la main-d'œuvre française insuffisante.

Ils sont, dans le Nord, employés dans les usines et dans les régions de Picardie et de l'Île de France, ouvriers agricoles.

Les Polonais sont-ils plus terribles que d'autres, aiment-ils davantage le sang ? ou bien — ce qui serait plutôt la vérité — la Pologne nous a-t-elle surtout envoyé des indésirables ?

Toujours est-il que, les tribunaux, à presque toutes leurs audiences, ont à juger de ces immigrants, auteurs de méfaits plus ou moins graves, et souvent ont à connaître de drames où se mêlent l'alcoolisme et la jalousie.

En moins d'un mois, coup sur coup, trois faits-divers semblables se sont produits dans les départements de l'Aisne, du Pas-de-Calais et de l'Oise.

A Brebières, près de Viry-en-Artois, un jeune homme de 19 ans, Pierre Wanderstam, sortait du cinéma en compagnie de sa fiancée, Mlle Gisèle Picourt.

Les deux jeunes gens marchaient tranquillement, lorsque soudain un homme se dressa devant eux, surgissant de derrière un mur où il s'était blotti ; il se ruait sur le jeune homme l'assailant à coups de briques. Mais Pierre

Wanderstam est un gars solide, il répliqua vertement ; l'agresseur, se voyant en état d'infériorité, sortit un couteau et en frappa son adversaire qui ne fut heureusement que légèrement blessé...

Il avait cependant reconnu son adversaire. C'était un Polonais, nommé Salaez, ouvrier agricole, que les gendarmes arrêtaient peu après.

Le Polonais déclara qu'il avait une passion folle pour la fiancée de M. Wanderstam et qu'il n'avait pu supporter de la voir avec un autre homme...

Fait banal et malheureusement trop fréquent !

A Nery-sur-Oise, c'était un ouvrier agricole, Vincent Ambrojewicz dont on trouvait le cadavre enterré dans un champ, près d'une route. Il avait été sauvagement assassiné à coup de barres de fer par son compatriote Turczinski, qui lui avait volé ses économies que la malheureuse victime portait sur elle.

Arrêté à Paris et ramené à Senlis, le meurtrier avait prétendu qu'il s'était querellé avec son compagnon et qu'il avait frappé pour se défendre...

Cette affaire-là n'occupera pas les assises de l'Oise, car l'autre matin on a trouvé Turczinski pendu dans sa cellule, au barreau de sa fenêtre, à la prison de Senlis.

Le drame de Roye-sur-Matz

Le drame de Roye-sur-Matz, près de Compiègne, qui est plus récent, ne sera pas non plus évoqué en justice, car il s'est terminé de façon tragique.

Le meurtrier, encore un Polonais, Joseph Tatawiniez, avait longuement prémédité son crime, puisqu'il était venu de Pologne exprès pour le commettre.

On se demande même comment il avait pu passer la frontière.

En effet, lorsqu'il y a quatre ans, sa femme, Josepha Schevareck, quitta son pays pour venir en France, son mari, alors âgé de 28 ans, purgeait une peine de cinq années de prison pour désertion.

La Polonaise pensait bien, en s'expatriant, que Tatawiniez perdrait sa trace...

Mais ce mari peu recommandable apprit, lorsqu'il fut libéré, non seulement qu'elle était en France, mais encore qu'elle y vivait à Roye-sur-Matz avec un amant, autre Polonais, nommé Psotrezutlow.

Et un beau jour il reparut, la menace à la bouche, et obligea sa femme à reprendre la vie commune. Ce ne fut pas pour longtemps ; bientôt il disparaissait, emportant les 2.500 francs qu'avait économisés Josepha.

Celle-ci, sans ressources, retourna avec son amant, lequel, généreux, la reprit...

Quelques jours plus tard, Zoukow était réveillé, vers minuit, par des coups frappés à sa porte.

Comme il se levait pour se rendre compte de ce qui se passait, il se trouvait en face de Tatawiniez qui, à bout portant, tira sur lui trois coups de revolver, l'atteignant à la tête, au cou et dans le ventre.

Son coup fait, le mari jaloux et meurtrier s'enfuit à bicyclette...

Les gendarmes, aussitôt alertés, arrivaient en pleine nuit, ils fouillèrent la région pendant deux jours, et ce ne fut que le surlendemain qu'ils retrouvèrent sa trace.

Tatawiniez s'était réfugié dans les bois de Roye-sur-Matz. Accompagnés de chasseurs, les gendarmes organisaient une battue et arrivèrent à traquer le criminel.

Comme celui-ci allait être arrêté il se retourna contre ses poursuivants, faisant feu sur eux, heureusement sans atteindre personne...

Mais on ne tire pas sur des gendarmes comme sur des lapins.

Les gendarmes ripostèrent, et Tatawiniez, atteint d'une balle en pleine poitrine, fut tué net.

On n'avait plus qu'à ramasser son cadavre, qui fut transporté à Roye-sur-Matz...

Le cambrioleur Wamka

L'histoire du Polonais Antoine Wamka est moins dramatique.

Celui-là n'est le héros d'aucun drame passionnel.

Las de travailler dans les champs, il avait trouvé un moyen plus agréable de se procurer des ressources.

Il s'était fait cambrioleur.

Mais il faut savoir que c'était un cambrioleur ingénieux.

Pendant longtemps, il put opérer sans être pris : à Péronne, à Montdidier, à Compiègne, à Senlis.

Un matin, des commerçants s'apercevaient que, pendant la nuit, leur magasin avait reçu la visite d'un malfaiteur qui disparaissait comme par enchantement.



Tatawiniez fut tué par les gendarmes dans les bois de Roye-sur-Matz.



Antoine Wamka était un cambrioleur ingénieux.



Les déracinés constituent dans le Nord de véritables colonies.

Le signalement était toujours le même : on avait aperçu un homme vêtu d'une cote bleue et chaussé d'espadrilles.

Mais il s'évanouissait si bien que nul ne retrouvait sa trace.

Cependant, il eut le tort de venir opérer dans les mêmes localités, et on remarqua alors que, le matin qui suivait le cambriolage, ou même dans la nuit, un voyageur, qui paraissait un représentant, portant une serviette volumineuse, s'embarquait dans le premier train en partance.

On pensa à un complice, et c'est ainsi que Wamka était arrêté en gare de Gisors... Il

tenta d'ailleurs de fausser compagnie aux gendarmes en s'enfuyant le long de la voie... Mais il fut repris et l'on eut le mot de l'énigme.

Dans sa serviette on trouva non seulement le produit des vols, mais aussi des outils de cambriolage, des espadrilles, une cote et un pantalon bleus...

Tout simplement Wamka se faufilait dans les gares de marchandises et, dans un wagon, changeait de chaussures, passait ses bleus par dessus ses vêtements, puis partait en expédition... Il procédait de même façon, son opération terminée, et venait tranquillement se présenter au guichet de la station pour prendre un billet.

Les gendarmes qui l'arrêtaient le dispensèrent de cette formalité pour l'amener à la prison de Clermont.

Il n'attend d'ailleurs pas patiemment et, il y a quelques jours, il a bien failli fausser compagnie au juge d'instruction.

Il avait, en effet, tenté de dévisser un gond de la porte de l'atelier où il travaillait en compagnie d'autres détenus à la prison de Clermont. On l'a surpris à temps et on l'a enfermé en cellule où ces jours-ci encore il tentait de se suicider, en se taillant l'avant-bras gauche avec un morceau de verre qu'il s'était procuré en brisant le carreau de l'imposte.

Il n'empêche que les Polonais exagèrent peut-être un peu...

Simon BRIDIER.



Les Polonais sont venus dans les mines, suppléer à la main-d'œuvre française devenue insuffisante après la guerre.

LE GRAND CONCOURS DE « DÉTECTIVE »

CRIME ET CHÂTIMENTS

RÈGLEMENT

ARTICLE PREMIER. — DÉTECTIVE présente successivement du 5 mai au 16 juin 1932, sous forme de documents photographiques publiés à la page 16 des numéros 184, 185, 186, 187, 188, 189 et 190, les sept châtimements suprêmes les plus caractéristiques infligés actuellement pour punir le crime, soit :

- 1° La chaise électrique ;
- 2° La corde ;
- 3° Les balles ;
- 4° Le garrot ;
- 5° La guillotine ;
- 6° Le travail forcé à perpétuité ;
- 7° La réclusion perpétuelle en cellule.

Chacun de nos lecteurs est invité, après la publication du septième document, à répondre à la question suivante :

1°) Quel est, parmi les sept châtimements suprêmes mentionnés ci-dessus, celui qui vous paraît constituer le meilleur châtiment du crime ?

ARTICLE 2. — Les gagnants seront ceux qui auront désigné le châtiment suprême ayant obtenu la majorité des suffrages.

ARTICLE 3. — Pour départager les ex-æquo, les concurrents devront, en outre, répondre aux questions subsidiaires suivantes :

2°) Quelle sera, d'après les réponses des concurrents à la première question, la liste-type des sept châtimements suprêmes ?

3°) Quelle sera la différence entre le nombre des réponses désignant le châtiment qui viendra en premier sur la liste-type et le nombre des réponses désignant le châtiment qui viendra en second sur la liste-type ?

ARTICLE 4. — Les enveloppes contenant les réponses au concours devront nous être parvenues, au plus tard, dimanche 3 juillet 1932, avant minuit. Les lettres reçues après ce délai, qu'elles proviennent de France, des Colonies ou de l'Étranger, seront détruites purement et simplement.

Les enveloppes, affranchies convenablement, devront être adressées au journal DÉTECTIVE, 3, rue de Grenelle, Paris VI^e, porter la mention : CONCOURS DES CHÂTIMENTS et renfermer les bons de concours N^{os} 1, 2, 3, 4, 5, 6 et 7 qu'il suffira de détacher chaque semaine à l'angle inférieur de la page 14. Aucune enveloppe ne devra donc nous parvenir avant le 16 juin 1932, date de parution du bon N^o 7. Les abonnés pourront remplacer les sept bons par la dernière bande de leur journal.

ARTICLE 5. — Chaque lecteur n'a le droit d'envoyer qu'une seule réponse. Il est bien entendu, toutefois, que chaque membre d'une même famille a le droit d'envoyer sa propre réponse à la condition qu'elle soit accompagnée des sept bons de concours, rédigée sur feuille séparée et qu'elle porte l'indication du prénom du concurrent écrit en toutes lettres. Les réponses peuvent être groupées dans une même enveloppe.

ARTICLE 6. — Les feuilles de réponses devront porter, sur un même côté :

- a) Les trois réponses au questionnaire, sans aucun commentaire ;
- b) Les nom, prénoms et adresse complète du concurrent, écrits très lisiblement.

ARTICLE 7. — Ce concours, qui est complet, est doté d'un premier prix en espèces de 15.000 francs, et de nombreux autres prix en nature, dont nous publions la liste, page 2.

Les prix devront être retirés à DÉTECTIVE par les gagnants après la publication de la liste des lauréats.

ARTICLE 8. — Tout participant au concours, par le seul fait qu'il rédige et envoie une réponse, accepte d'avance, et sans réserve, tous les termes du présent règlement.

BON N^o 6



L'Europe pour tous!

Ce poste incomparable reçoit les émissions de toute l'Europe avec une netteté parfaite d'audition, une sélectivité incroyable et une grande pureté musicale.

Quoique de qualité irréprochable il est surprenant de bon marché. En effet, le RADIO-SFAR absolument complet ne coûte que 1.990 francs.

Du type superhétérodyne - 7 lampes - Réglage simplifié - Diffuseur elliptique de grande classe ou haut parleur électro-dynamique moyennant un léger supplément - Plus de piles, d'accus, d'antenne, ni de terre : une prise de courant et c'est vraiment tout.

Par suite d'une entente avec RADIO-SFAR, la C^e Hôtelière d'Importation de Charbons offre à ses clients (en plus de son charbon vendu à qualité égale meilleur marché qu'ailleurs) une réduction allant jusqu'à 30 % qui permet ainsi d'acquiescer le

RADIO-SFAR secteur 7 lampes absolument complet pour **1395 frs** et le **RADIO-SFAR** secteur 4 lampes abs. complet pour **945 frs**

Les Radio-Sfar sont exposés tous les jours y compris Dimanches et Fêtes de 12 h. 30 à 20 h. 30 à Luna-Park (Porte Maillot) Paris, ou l'on peut les entendre et les apprécier.

A envoyer avec vos nom et adresse à C.H.I.C., 23, rue Clapayron, Paris (8^e). Veuillez m'envoyer votre tarif "prix d'été" et m'indiquer comment je puis bénéficier d'une réduction de 30% sur le RADIO-SFAR et participer au concours doté de 200.000 francs de prix.

M^{me} LEBERTON TAROTS, CHIRONAN- DIE, ASTROLOGIE. De 1 h. à 7 h. ou par corresp. 20, rue Brey, 1^{er} à gauche, PARIS (Etoile).

Mlle BLANCHE MYRT Extraordinaire Voyante aveugle Reçoit l. j. même le dim. (sauf mardi), 12, Quai des Célestins (Mét. : Sully-Morland) Consultat. dep. 35 fr. De 10 à 18 h. Vos affaires, vos santes, vos amours ! avec l'aide d'un Médium écrivain. Traite par correspondance. Envoi date de naissance.

M^{me} de THELES CELEBRE PAR SES PREDICTIONS. Voyante à l'état de veille. Tarots, Horos. De 3 à 7 h. et p. cor. mandat 10 fr., d. mais. T. l. j., lun. exc., 74, r. Lourmel, 4^e ét. à dr. Métro : Beaugrenelle, Paris (15^e).

VOYANTE Voulez-vous être forts, vaincre et réussir? Consultez la célèbre et extraord. inspirée (diplômée) qui voit le présent, l'avenir. Vous serez utilement guidés. **Thérèse GIRARD**, 78, Avenue des Ternes, Paris (17^e), cour 3^e étage. De 1 h. à 7 h.

Mme TAMARA Sujet russe infallible. Tarots, Ligne main. T. l. j. de 2 à 7 h. A part. de 10 f. 60, rue du Cherche-Midi. 2^e ét., Escalier B. PARIS (6^e)

7 fr. le CENT Copies d'ad. et gains suivis à CORRESPONDANTS 2 sex. p. loix. Étab. T. SERTIS, Lyon.

1.000 frs p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. T^{te} l'année. Manufact. D. PAX, Marseille.

6 à 8 fr. le cent adr. plus 50 % à ag. corr. 2 sex. Toute année. Ecr. Et. T. LOUY, Lyon.

Correspondants sérieux deux sexes, recherchés partout pour Création AFFAIRES NOUVELLES, RAPPORT IMMÉDIAT. Ecr. ODANA, 103, rue Lafayette, Paris-X^e.

IL FAUT MAIGRIR

sans avaler de drogues, pour être mince et à la mode ou pour mieux vous porter. Résultat visible à partir du 5^e jour. Ecrivez en citant ce journal, à Mme COURANT, 98, boulevard Auguste-Blanqui, Paris, qui a fait vœu d'envoyer gratuitement recette simple et efficace, facile à suivre en secret. Un vrai miracle!

SPORTIFS
Ce Chronographe en bracelet ou en montre de poche au choix, vous permet d'avoir l'heure exacte, de prendre le temps au 1/5^e de sec. Garanti 6 ans. Envoi contre remboursement

30.
Antimagnétique 35.
Prime à tout acheteur : un superbe briquet semi-automatique, valeur commerciale : 20., ou bague or contrôlé.
Bracelet-montre, plaqué or ou argent : 30.
Fab. LYNDA - Morneau près Besançon
Dépôt à Paris : 75, Rue Lafayette

PROCHAIN CONCOURS
Secrétaire près les Commissariats de **POLICE à PARIS**
Pas de diplôme exigé. Age : 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : l'Ecole Spéciale d'Administration, 4, rue Férou, 4, Paris (8^e)

AVIS
Le Détective **ASHELBE** reçoit tous les jours de 4 à 7 heures.
34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

UNE DAME A MAIGRI
vite et sans danger de 8 kgs en un mois sans rien absorber. Elle offre gratuitement son procédé médical facile à suivre en secret pour maigrir entièrement ou amincir à volonté toute partie du visage ou du corps. Beaux résultats dès la 1^{re} semaine. Ecrivez - moi dès aujourd'hui en citant ce journal. Rép. sous pli fermé disc. et grat. Mme Mirande, 75, r. La Fayette, Paris.

AU SECOURS

QUE CET HOMME SOIT VOTRE MENTOR ET AMI !

Lecture gratuite de votre vie !

Il donne des conseils concernant les affaires, le mariage, la santé et les questions de ménage. Le Dr Cooper dit : L'exactitude surprenante avec laquelle il lit votre passé et votre avenir est saisissante. Si tout homme avait eu un mentor comme lui à ses côtés, dès le début de sa carrière, il aurait pu éviter les déceptions et les chagrins accablants du passé. Il dit lui-même : Je serai dans votre vie, de telle sorte que je puisse faire quelque chose de bien pour vous ; ne négligez donc pas de m'en donner la possibilité. Envoyez-moi votre nom et votre adresse, ainsi que votre date de naissance, le tout écrit lisiblement, et, si vous le jugez bon, joignez deux francs en timbres-poste détachés de votre pays (pas de pièces de monnaie) pour couvrir les frais d'écriture et de port. Il vous fera parvenir gratuitement une lecture de votre vie. Astral Dépat. 5882 rue de Joncker, 41, Bruxelles (Belgique). Affranchir chaque lettre à 1 fr. 50.



CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PERES ET MÈRES DE FAMILLE.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'Ecole Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

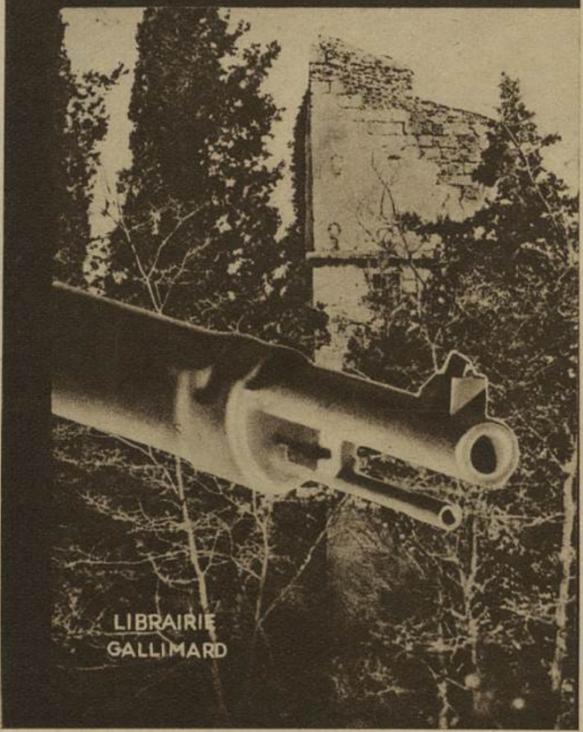
- Broch. 39.500 : Classes primaires complètes : Certificat d'études, Brevets, C.A.P., professorats.
 - Broch. 39.510 : Classes secondaires complètes : baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).
 - Broch. 39.512 : Carrières administratives.
 - Broch. 39.519 : Toutes les grandes Ecoles.
 - Broch. 39.524 : Emplois réservés.
 - Broch. 39.531 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.
 - Broch. 39.537 : Carrières de l'Agriculture.
 - Broch. 39.545 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.
 - Broch. 39.550 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, esperanto. — Tourisme.
 - Broch. 39.557 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.
 - Broch. 39.560 : Marine marchande.
 - Broch. 39.566 : Solfège, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.
 - Broch. 39.575 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).
 - Broch. 39.578 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).
 - Broch. 39.587 : Journalisme, secrétariats : éloquence usuelle.
 - Broch. 39.594 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.
 - Broch. 39.398 : Carrières coloniales.
- Envoyez aujourd'hui même à l'Ecole Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Le succès grandissant de la collection **LES CHEFS-D'ŒUVRE DU ROMAN D'AVENTURES** permet, à dater d'aujourd'hui, d'en augmenter le tirage et d'en réduire le prix

Vous pouvez trouver demain, à

7 fr. 50

LES CHEFS D'ŒUVRE DU ROMAN D'AVENTURES
NOËL VINDRY
LE LOUP DU GRAND-BOY



LIBRAIRIE GALLIMARD

par **NOËL VINDRY**
l'auteur de LA MAISON QUI TUE
Pour paraître demain, dans la même série à 7 fr. 50
LA MORT DE MAËSTRO
par **RAOUL WHITFIELD**
l'auteur des ÉMERAUDES SANGLANTES

MONTRE-BRIQUET
estampillé semi-automatique garanti 10 ans **50 f**
même mod. sans montre Envoi contre rembours. **10 f**
Fabr. E. V. LYNDA, MORTEAU près Besançon
Dépôt à Paris : 75, rue Lafayette.

CHIENS TOUTES RACES
POLICE, CHASSE, GARDE, LUXE avec pedigree et garanties. Expéditions tous pays **CHENIL BERGER POLICIER**
MONTREUIL (Seine) - Téléphone 225 Succursale : 14, Rue Saint-Roch - PARIS

Vente directe du fabricant aux particuliers

Fr. 40- Fr. 165- Fr. 37- Fr. 60-

Prix franco de douane. affranchir 1,50

100.000 clients par an - 20.000 lettres de remerciements
Demandez de suite notre catalogue franco gratuit.
Meinel & Herold, Klingenthal (Saxe) 633

Sans rien verser d'avance
vous pouvez avoir pour **25 fr.** par mois notre appareil photographique **"CALEB"**
Calibre 6x9 pour pellicules
Au comptant **275 fr.**
Catalogue Général N° 32 gratis sur demande
COMPTOIR RÉAUMUR, 78, rue Réaumur, Paris

DÉTECTIVE

Crime et châtiments



VI. — LE TRAVAIL FORCE A PERPETUITE

Sur ces îles tragiques, perdues dans l'Atlantique, où jamais n'aborde un bateau, la justice jette les grands criminels. Car on ne s'évade pas d'ici. Il faut abandonner toute espérance. C'est la lente agonie sous un soleil de feu, dans un isolement total.

(Lire, page 14, le règlement de notre GRAND CONCOURS doté de nombreux prix.)